

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

17e ANNEE.—No 858

MONTREAL, 13 OCTOBRE 1900

5c LE No

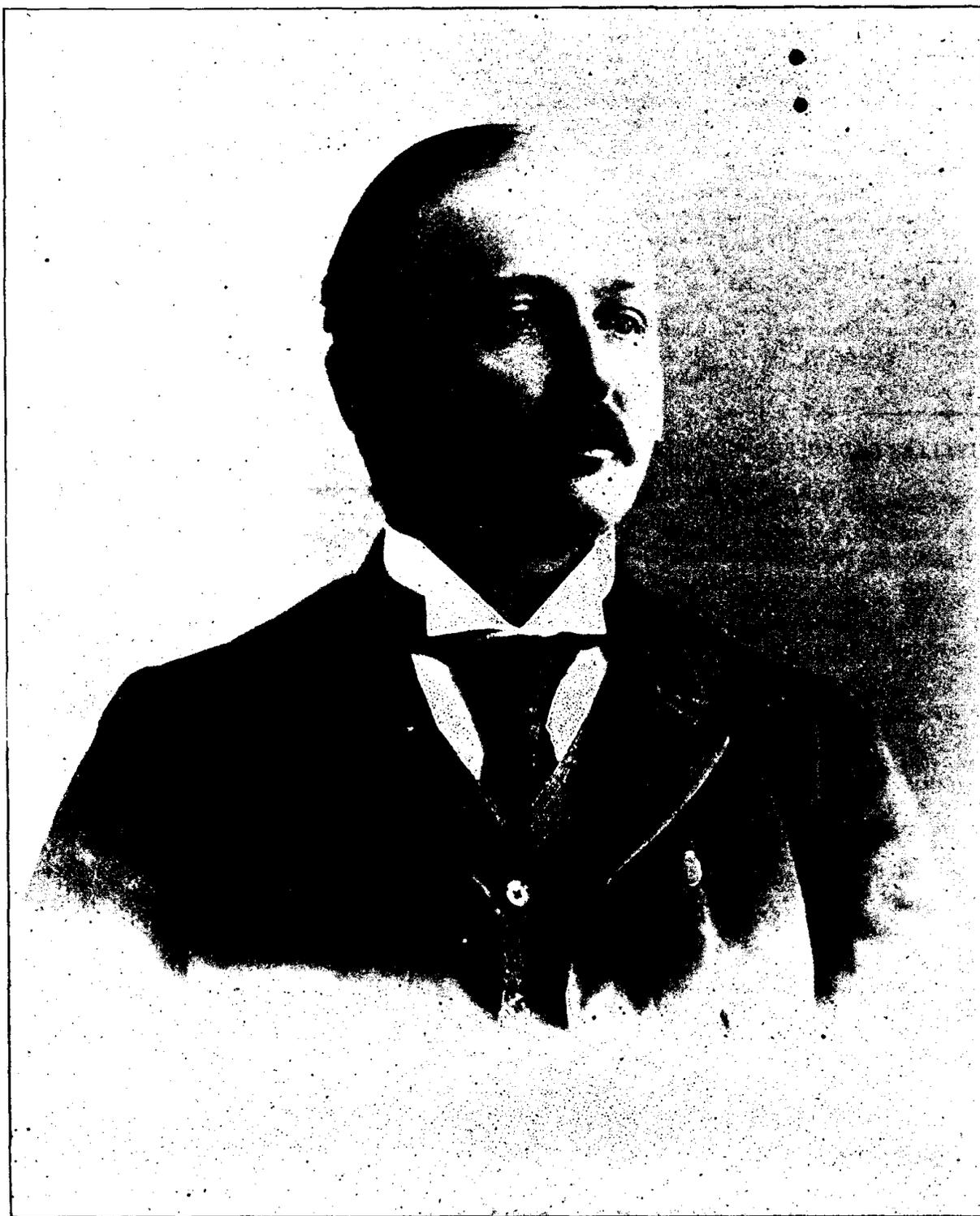


Photo. Montmigny & Cie. Québec

L'HONORABLE S.-N. PARENT, premier ministre de la Province de Québec

Du temps que j'étais étudiant...

(SOUVENIRS DE L'UNIVERSITÉ LAVAL)

MONTRÉAL, 13 OCTOBRE 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :
UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Lecteurs envoyez-nous les noms et les adresses de vos amis, et nous leur ferons parvenir des numéros spécimens de notre publication.

Nous donnerons une des primes que nous annonçons à toute personne qui nous procurera un nouvel abonné d'un an, payant d'avance. Le nouvel abonné conservera son droit à la prime.

Nous avons envoyé au-delà de trois cents factures aux lecteurs dont l'abonnement est expiré. Nous les prions de nous faire parvenir ce petit montant sans retard. Ils en bénéficieront car nous appliquons toutes nos recettes à améliorer notre journal.

CONCOURS DE NOUVELLES CANADIENNES

Le 3ème concours du MONDE ILLUSTRÉ devra être aussi populaire que les précédents. Nos lecteurs se recrutent parmi la classe qui aime la bonne et belle lecture. Un grand nombre d'entre eux ont de réelles dispositions pour la littérature et s'ils n'écrivent pas c'est qu'ils n'ont pas d'encouragement. Nous voulons connaître ceux qui ont du talent. C'est pourquoi nous consacrons ce concours aux œuvres en prose d'abord.

Douze prix seront accordés.

1er prix : une médaille d'argent ; 2ème prix : un an d'abonnement ; 3ème prix : 8 mois d'abonnement ; 4ème prix : 6 mois d'abonnement ; 5ème prix : 4 mois d'abonnement ; sept autres prix de trois mois d'abonnement chacun.

SUJET ET CONDITIONS

Sujet : Une nouvelle canadienne, historique ou non ne dépassant pas quatre colonnes de notre journal.

Le concours s'ouvre le 1er octobre 1900.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 17 novembre exclusivement. Ils devront porter le nom et l'adresse de l'auteur. Ils seront jugés par trois personnes compétentes et complètement désintéressées.

Les manuscrits primés deviendront la propriété du MONDE ILLUSTRÉ. Les autres seront rendus s'ils sont accompagnés des timbres nécessaires pour l'affranchissement.

NOTES ET IMPRESSIONS

On s'occupe beaucoup de la mission du vingtième siècle : amulette d'éphémères se demandant ce que sera demain.—G.-M. VALTOUR.

Conserver et activer la vie intellectuelle et nationale d'un peuple, élever son cœur et son esprit, lui rappeler les grands souvenirs du passé et lui inspirer le sentiment du devoir, du dévouement et du sacrifice est une des plus grandes œuvres de l'humanité.

Ceux qui contribuent à cette œuvre méritent la reconnaissance publique.—L.-O. DAVID.

Années de cléricature, années d'université, années de jeunesse ardente, de liberté, de suave rêverie, quel passé charmant vous faites palpiter en moi, que de choses amusantes, un peu folles, sérieuses aussi, vous ressuscitez soudain de ma vie d'étudiant !

* *

C'était à Montréal, vers 1892. Je sortais de collège, j'allais écrire : je sortais de prison. Car—l'avouerais-je ?—j'avais gardé une suprême horreur pour cette institution. Neuf longs mois sur douze de séjour, huit années durant, loin de ceux qui nous aiment, dans de petites chambres tristes, sous l'œil jaloux de nos maîtres d'études et de nos professeurs plus ou moins grognons, soupçonneux, détestables quoique savants quelquefois, avait produit sur moi l'effet d'une dure captivité. Aussi, le jour où je quittai définitivement ma geôle et mes geôliers fut-il le plus beau de ma vie.

C'est si bon l'indépendance—pour les individus comme pour les nations !

Enfin, je pouvais parler et agir librement. J'étais débarrassé du joug des classes. Finis les règlements tyranniques ! Loïn de moi les cerbères attachés à mes pas. Surtout, plus de grec. Et vivent les langues modernes !

Je m'étais inscrit à la Faculté de droit de l'Université Laval. Nous assistions aux cours, le matin et l'après-midi. Nous pouvions être, à cette époque, environ cent vingt-cinq étudiants.

Vous décrirai-je, maintenant, notre bâtiment universitaire ? Oh ! en vérité, il faisait mal à voir. C'était une espèce de hideuse mesure à un étage, à forme oblongue, à l'unique porte mutilée et mal réparée, une de ces bâtisses en pierre, à façade en brique, sombre, décrépite, sale et menaçant ruine où l'humidité et la vétusté semblent avoir éternellement élu domicile. Elle repose encore au même endroit aujourd'hui, rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel de Ville, qui doit être, j'imagine, passablement désolée par l'affreux spectacle.

Le rez de chaussée comprenait une salle de récréation et d'attente pour les élèves et aussi une pièce réservée aux professeurs. Notre salle de cours se trouvait au premier et unique étage. Basse, longue, morne, on l'avait garnie de pupitres et de chaises aussi infirmes les unes que les autres qu'on avait disposées en plusieurs rangées autour de la chaire du professeur. Le plafond et les murs, fendillés en maints endroits, étaient d'une pâleur désespérante et d'une propreté fort douteuse. Tout le mobilier, enfin, et tout l'édifice témoignaient d'une usure séculaire.

C'est pourtant là qu'une administration, économe de goût artistique et de son trésor, mais évidemment éprise de l'antique, avait fixé le siège de notre Alma Mater. Il est vrai, qu'immédiatement à côté, un autre monument du passé, authentique celui-là, continuait de vieillir : ce vénérable Château Ramezay qui abritait autrefois le gouverneur de Montréal.

"Et ces deux grands débris se consolaient entre eux."

* *

Il fallait voir avec quelle exubérance, quel mépris des autres et quel sans-gêne nous affirmions à tout propos notre liberté reconquise. C'est à qui serait le plus gai, le plus folâtre, le plus tapageur et le plus taquin. Souvent même il nous arrivait d'embarrasser les passants par nos manifestations devant notre château universitaire ou de les offusquer terriblement par nos chants bizarres, dont l'originalité, à notre vif regret, leur échappait toujours.

Nous avions, pour dire vrai, peu souci du public. Quant à l'autorité, nous ne la craignons guère. La discipline, l'ordre, la tranquillité, la soumission, n'é-

taient pas inscrits dans nos codes. Chacun parlait ferme et pensait haut. Au diable la police et les convenances !

Le vrai plaisir, par exemple, c'était d'exprimer nos opinions et de les défendre jusqu'au bout, fussent-elles les plus absurdes ou les plus exaltées. Aussi, nous adorions les discussions âpres, enflammées où l'on court sus à l'ennemi. Puis, le dernier mot lâché, nous éclatons en rires. Et nous nous dirigeons, amusés, vers les bureaux de nos patrons.

Nous aimions déjà la politique. Il nous tardait d'entrer dans l'arène et d'engager la bataille. Nous ébauchions secrètement des plans de campagne. Nous rêvions des triomphes retentissants. Quand donc serions-nous députés ?...

La vie s'offrait donc à nous avec des sensations exquises et des ambitions irrésistibles. L'âme ravie, la poitrine gonflée de désirs, le sourire aux lèvres, nous allions gaiement à elle, à ses spectacles, à ses combats, à ses émotions, comme à ses labeurs et à ses deuils.

Nous avions tout accepté d'elle, pourvu qu'elle nous assurât la liberté. Et nous savourions ensemble, avec enthousiasme, avec volupté, la joie de vivre, d'être nos maîtres, d'ouvrir nos cœurs aux caresses de l'avenir... Et nous songions à la parole du poète de la Bohême : "Au soleil de nos vingt ans, nous n'avons d'autre fortune que le courage qui est la vertu des jeunes et l'espérance qui est le million des pauvres."

* *

Trois ans de cléricature, neuf termes de cours universitaires, une trentaine d'exams, partiels, l'examen final à l'Université et l'examen définitif et décisif devant le barreau de la Province, voilà, en raccourci, le "service obligatoire" de l'étudiant en droit.

Je ne puis rappeler, maintenant, sans une vive gratitude, les enseignements de mes professeurs. Que de leçons fortifiantes de morale, que de fiers préceptes de liberté et de tolérance ont jailli des articles du code qu'ils éclaircissaient pour nous ! Que de conseils du plus haut, du plus pur patriotisme ils nous prodiguaient, en nous lisant leurs pages laborieuses !

Car ces bons maîtres ne se contentaient pas d'expliquer devant nous les principes du droit : droit civil, droit romain, droit criminel, droit constitutionnel, droit international. Ils allaient plus loin et plus haut.

Ils fécondaient nos cerveaux vierges. Ils aiguïsaient notre raison. Ils allumaient l'Idée en nous. Ils élargissaient nos intelligences et nos cœurs.

C'est ainsi, que sous leur inspiration, nous arrivions à prendre conscience de nos devoirs et de nos droits. Le rôle du citoyen nous apparaissait alors dans la splendeur vivante de sa probité et de son dévouement. Nous apprenions à être non seulement des hommes, mais aussi, mais surtout des patriotes. Et franchement, nous nous sentions meilleurs, après...

On a dit que c'est le professeur allemand qui a vaincu le Français en 1870. C'est aussi le professeur qui a recréé la grandeur et la force de la République française d'aujourd'hui et l'a replacée à l'avant-garde de la civilisation.

Honneur à lui ! Honneur à notre doyen, Monsieur le juge Jetté, à messieurs les juges Mathieu et De Lorimier, à messieurs Horace Archambault, De Bartzch Monk et Eugène Lafontaine ! Qu'ils veuillent bien accepter ici, de leur ancien élève, ce souvenir reconnaissant !

* *

Nos cours étaient souvent une vraie jouissance intellectuelle. L'érudition de nos maîtres mettait en lumière la beauté souveraine des lois françaises. On nous en montrait la vaste conception, l'ordonnance

simple et harmonieuse, la logique pénétrante, le bon sens et la clarté qui éclataient partout.

De son côté, notre professeur de droit constitutionnel aimait à nous faire voir tout le génie politique de la constitution anglaise. Il s'appliquait à prouver qu'aucune autre, ne possédait un esprit plus souple et plus libérale ni un caractère plus démocratique sous les apparences monarchiques. Et nous sortions convaincus que nos lois civiles sont peut-être les meilleures au monde et que la constitution anglaise est, sans conteste, l'instrument le plus parfait que l'homme ait inventé pour gouverner les hommes.

* * *

Sitôt les cours finis, nous descendions à notre salle de récréation. Les fumeurs impatientes se hâtaient, les uns, d'allumer leurs petites cheminées en bois rouge ou en terre cuite, les autres, de brûler un *Peg Top* ou une *Athlète*. En un instant, la vaste pièce se remplissait de petits nuages gris, floconnants, qui montaient, s'accumulaient en bouffées mouvantes puis se dispersaient autour de nous en nous aveuglant...

Quelques studieux, au front morne, qui détestaient sans doute le profane vulgaire—*profanum vulgus*, si je me rappelle bien—s'en allaient droit leur chemin, aux bureaux de leurs patrons. Les autres, parleurs toujours attardés, restaient à jaser, se formaient, ici, là, en groupes nombreux. Et soudain les rires éclataient à droite et à gauche, les exclamations, les cris rauques ou aigus retentissaient à qui mieux mieux. On engageait des discussions, à propos de tout ou à propos de rien. On plaidait même à ce forum improvisé, les causes de ses patrons, avec une audace imperturbable. Et surtout l'on avait plaisir à dire son opinion, et à attaquer celle de ses camarades.

Mon Dieu ! que d'enthousiastes professions de foi, que d'affirmations violentes ces murs ont dû entendre, depuis quinze ans qu'ils voyaient passer des groupes d'étudiants ! Que de bon mots, et de stupides, que de calembourgs, que d'histoires folichonnes, osées, in-croyables ont été dits, racontés, applaudis et sifflés, dans notre bonne vieille salle universitaire !

Souvent, très souvent, nous y tenions des assemblées. Je vous assure qu'elles étaient variées à l'infini et fort tumultueuses parfois. Les improvisations, les interpellations au président, les remarques railleuses, les interruptions à brûle pourpoint se succédaient, se heurtaient, se confondaient avec une abondance, à détraquer complètement le plus perfectionné des phonophones. Puis l'assistance se dispersait sans qu'on n'eût rien décidé.

La séance la plus mouvementée, la plus nombreuse se produisait à l'occasion de l'élection annuelle de nos dignitaires. Ce jour-là, le vacarme atteignait son superlatif, l'éloquence prenait des envergures qui auraient déconcerté absolument tous les aigles de Meaux et d'ailleurs...

De fois à autre, durant nos cours, quelque incident touchant ou drôle, venait doubler le charme de la leçon ou égayer l'assistance.

Un jour, en particulier—Ce souvenir est encore tout frais en ma mémoire. Nous étions dans l'histoire du droit français, le juge Jetté venait d'exposer le droit de l'ancien régime, puis le Code Napoléon. Il passa, à notre droit canadien. Il nous parla des lois en vigueur sous la domination française. Il nous dit leur sort cruel, après la cession de la colonie à l'Angleterre. Dans un langage sobre mais qui nous empoignait, il raconta à quelles persécutions, à quelles injustices nos pères furent alors soumis. Il esquissa les luttes acharnées, héroïques, incessantes qu'ils durent livrer, trois quarts de siècles durant, pour nous conserver intacts nos lois françaises. Entraînés par l'orateur, nerveux, frémissants, nous nous sentions tous remués. Un frisson de patriotisme, celui des ancêtres sans doute, soulevait nos cœurs. Et nous battîmes irénétiquement des mains quand notre doyen nous dit, d'une voix visiblement émue :

« Mes jeunes amis, vous aurez, vous aussi, à combattre plus tard pour défendre vos droits et vos libertés. Vous vous diviserez forcément dans les luttes politiques. Mais, je vous en prie, restez toujours unis

quand il s'agira de la cause sacrée de notre nationalité. »

...Nous revenions chez nous plus fiers que jamais de notre sang, aimant davantage notre langue et nos lois françaises, bien résolus à travailler ferme afin de garder à notre race, en Amérique, une place de plus en plus large, une place de choix, invulnérable...

Et maintenant, chère Université, qui fus la nourrice de mon droit, reçois ce tribut d'amitié et d'admiration !

C'est toi, la grande éducatrice ! Toi qui façonnas l'intelligence, virilises le caractère, traces aux consciences les chemins lumineux !

C'est toi, Souveraine de la science, des lettres, de l'art, qui baignes nos fronts de justice et de vérité, qui allumes en nos cœurs la flamme de beauté pure, qui entretiens, avec piété, le culte des choses probes, des choses fières, des choses idéales !

C'est toi qui élabores l'avenir d'un peuple, qui veilles sur sa langue, ses institutions, ses lois, qui formes les citoyens éclairés !

C'est à toi, surtout, Université Laval, rempart de notre nationalité, sentinelle de notre histoire, gardienne de nos traditions, de nos souvenirs, de nos espérances, c'est à toi que j'adresse ce vœu, de toute ma ferveur ; sois vigilante, sois inviolable, sois glorieuses, sois bénie, toujours...

HECTOR GARNEAU.

M. Hector Garneau est fils de M. Alfred Garneau et petit-fils de notre historien national. C'est un écrivain de race dont nos lecteurs seront heureux de lire de temps à autre, les articles toujours empreints du plus pur patriotisme et de la plus sincère émotion. Sa plume éloquente et charmante devra intéresser tous ceux qui s'occupent des choses de l'esprit.



HECTOR GARNEAU

RÉSULTATS DU CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES D'AMATEUR

Les juges de notre concours de photographies d'amateurs ont été réellement surpris du nombre des compétiteurs et de la beauté des spécimens qui nous ont été envoyés.

Cent quarante-six amateurs nous ont fait parvenir en moyenne, chacun deux photographies, toutes très jolies.

Malheureusement, plusieurs concurrents ont perdu des points parce qu'ils ne s'étaient pas exactement soumis aux conditions énoncées. Elles étaient pourtant assez précises.

Les trois juges, choisis parmi nos photographes de profession, ont examiné les sujets soumis avec un soin minutieux.

Le site, les personnages, la disposition, la difficulté ou la facilité à poser le sujet, tout cela a été considéré et nous avons la certitude que les juges ont fait leur possible pour rendre justice à tous.

PRIX ACCORDÉS

1er prix : Un appareil "Gem Glenco" gagné par M. E. Pratte, 103, Church, Montréal. Sujets : "Sous les bouleaux" et "Sur la plage."

2me prix : Un appareil "Flexo", gagné par M. George Delfosse, 1562, Ontario, Montréal. Sujets : "La route aux oies" et plusieurs autres photos.

3me prix : 1 an d'abon. gagné par Louis Madore,

402, Saint-Denis, Montréal. Sujet : "Forêt canadienne."

4me prix : 8 mois d'abon. gagné par J.-A. Lachance, 28, rue de la Fabrique, Québec. Sujet : "Fleuve Saint-Laurent devant Québec et Village Saint-Michel."

5me prix : 6 mois d'abon. gagné par Urbain J. Ledoux, Trois-Rivières. Sujet : "Villa Mon Repos."

6me prix : 4 mois d'abon. gagné par Jean Charbonneau, 204, Sainte-Elisabeth, Montréal. Sujet : "Etude de nature."

7me prix : 3 mois d'abon. gagné par Alphonse Légaré, 378, Saint-Joseph, Québec. Sujet : "Château Frontenac" et "Vieil escalier de la citadelle."

8me prix : 3 mois d'abon. gagné par Arthur Alain, 89, Ave Hôtel-de-Ville, Montréal. Sujet : "La chaussée."

9me prix : 3 mois d'abon. gagné par G.-A. Monette, 97, Saint-Jacques, Montréal. Sujet : "Paysage canadien."

10me prix : 3 mois d'abon. gagné par Georges Lator, 3549, Notre-Dame, St-Henri. Sujet : "Sainte-Anne de Beauré."

11me prix : 3 mois d'abon. gagné par Walter Leclerc, 724A, Lagauchetière, Montréal. Sujet : "Anse et quai à Owl's Head, Lac Memphremagog."

12me prix : 3 mois d'abon. gagné par R. Bédard, 606, St-Denis, Montréal. Sujet : "Ruines du Château Bigot."

MENTIONS HONORABLES

1er. L.-A. Rousseau, Chicoutimi. Sujet : "Vue de Chicoutimi."

2me. R. Tourangeau, 61, ave du Parc, Saint-Henri. Sujet : "La Pointe, Rivière du Loup."

3me. Wilfrid Pilon, 803, rue Beaudry. Sujet : "2e filature de coton, en bas."

4me. Michel Curotte, Caughnawaga. Sujet : "Savage faisant les sucres."

5me. Chs H. Desjardins, 410, Notre-Dame, Maisonneuve. Sujet : "Le fruit défendu."

6me. Jude Thibault, 1549, Saint-Jacques, Sainte-Cunégonde. Sujet : "Scène sur l'île Sainte-Hélène."

VOIX AIMÉES

J'aime entendre le vent courir de branche en branche, En murmurant tout bas des soupirs incompris, Lorsque l'astre du soir, dont mon œil est épris Traîne parmi l'azur sa belle robe blanche.

J'aime le rossignol dont la voix pure et franche Perce le voile noir au fond des bois surpris, J'aime du vieux clocher les échos attendris, Semant du haut des airs leur note qui s'épanche.

J'aime de l'enfant blond le doux vagissement, Quand sa mère l'endort en berçant mollement Le doux nid dans lequel son amour le contemple.

Mais j'aime ouïr aussi le cantique pieux, Que l'on chante à genoux et qui s'élève aux cieux, Avec l'encens divin qui brûle dans le temple !

DE BON ALOY.

JUGEMENTS RECIPROQUES

Dans une grande administration, un sous-chef de bureau regarde par la fenêtre.

—Etrange ! murmure-t-il, voilà deux heures que je contemple ce maçon placé sur l'échafaudage vis-à-vis de mon bureau. Il n'a même pas encore effleuré avec sa truelle le mur qui lui est confié. Parole d'honneur ! je ne serais pas fâché de savoir pour quelle espèce de travail ce paresseux va toucher sa paye à la fin de la semaine !

Le maçon, de son côté, les yeux tournés vers le bureau du sous-chef :

—Epatant ! dit-il en grommelant, v'là déjà deux heures que j'ai les yeux sur c't'imbécile d'rond d'cuir... Pas même trempé la plume dans son encre ! J'me demande quels services ce bureaucrate rend pour la gallette qu'on lui coule dans la poche à la fin du mois.

DANS UNE CHAPELLE EN RUINES

Je ne puis pardonner, j'aime

Il y a quatre murailles nues ; il y a un Christ sur les murailles, en rouge, portant sa croix ; il y a un divin Bambino dont le visage est effacé ; il y a une Madone en bleu et rouge ; il y a des soldats romains et un Christ avec les mains liées, toute la toiture s'en est allée ; là-haut, c'est le bleu, bleu ciel d'Italie ; la pluie battante a percé des trous dans les murailles et le plâtre se pèle. Elle s'élève ici toute seule, la chapelle, sur le promontoire, et jour et nuit la mer se brise à ses pieds. Les uns disent qu'elle a été édiflée par les moines de l'île, là en bas, afin de pouvoir transporter ici leurs malades, aux temps de l'effroyable peste. D'autres disent qu'elle a été bâtie afin que les moines et les frères, dans la hâte de la grand'route, pussent s'arrêter et dire leurs prières. Personne ne s'arrête pour prier ; et les malades n'y viennent plus pour être guéris.

Derrière la chapelle court la vieille route romaine. Si vous la montez et venez vous asseoir ici, seul, par un jour de brûlant soleil, vous pouvez presque entendre le pas des soldats romains sur le pavé, et les échos de cet autrefois, tandis que vous êtes là assis au soleil, quand Hannibal et ses hommes se frayaient un passage à travers les broussailles et qu'il n'y avait point de route.

Maintenant c'est le calme complet. Parfois une jeune paysanne arrive, installée entre deux paniers, et vous entendez les sabots de la mule frapper les briques ; parfois une vieille femme passe avec une botte d'herbes sur la tête ; ou un homme à mine de brigand se hâte avec un faisceau de baguettes dans la main ; mais en dehors de cela la chapelle est ici seule sur le promontoire, entre les deux baies, et entend la mer se briser à ses pieds.

Je vins ici un jour d'hiver alors que le soleil de midi dardait sur les briques de la route romaine. J'étais lasse et la montée me semblait roide. J'allai dans la chapelle vers le vitrail brisé et contemplai toute la largeur de la baie, tout au loin, au delà de l'eau bleue, bleue, il y avait des villes et des villages, comme de petits points blancs et rouges, sur les flancs des montagnes, et les montagnes bleues se dressaient vers le ciel, tantôt se détachant clairement, tantôt se perdant au milieu de la brume.

Les montagnes semblaient m'appeler, mais je savais que jamais un pont ne devait être construit entre elles et moi ; jamais, jamais, jamais ! J'abritai mes yeux

de ma main et fis demi-tour. Je ne pouvais supporter leur vue.

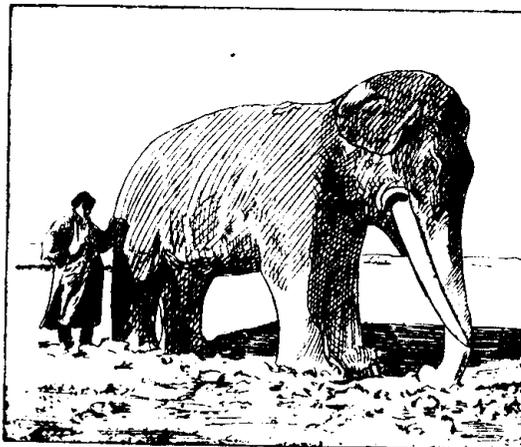
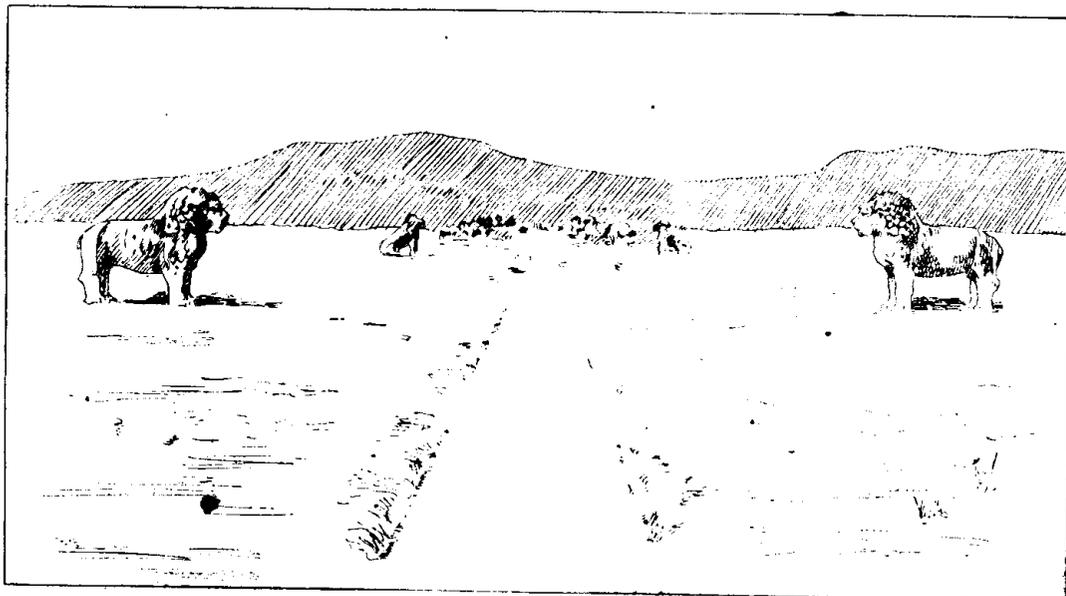
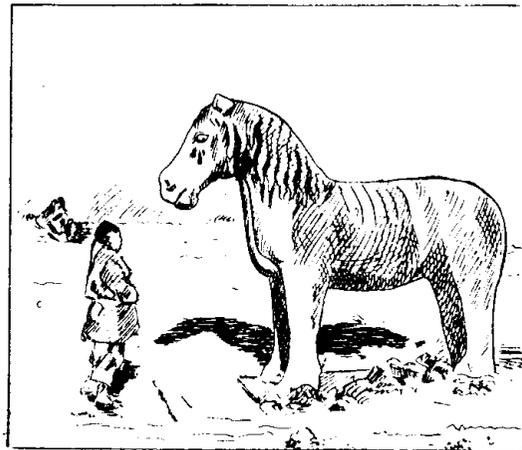
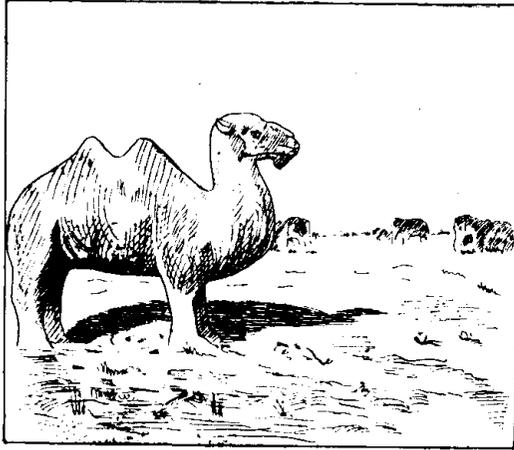
Je circulai dans la chapelle en ruines, le Christ en rouge portant sa croix et le divin Bambino à moitié effacé, et les soldats romains, et les mains liées, et le roseau ; puis j'allai m'asseoir sur une pierre à l'entrée du porche. A mes pieds était la baie, avec sa rangée de maisons blanches enterrées parmi les oliviers ; les vagues se brisaient sur le rivage en une longue et mince ligne d'écume ; et j'appuyai mes coudes sur mes genoux. J'étais fatiguée, très fatiguée ; une lassitude qui semblait dater de plus loin encore que la chaleur du jour et l'éclat du soleil sur les briques de la route romaine ; et j'appuyai ma tête sur mes ge-

L'ange : " Tout. Je l'ai pris par la main : Vois si les autres hommes disent du mal de cet homme, toi, parles en bien de lui ; secrètement, par des voies qu'il ignorera, sers-le ; si tu as quelque chose à quoi tu attaches de la valeur, partage avec lui ; et ainsi, en le servant, tu te sentiras finalement prendre possession de cet homme, et tu pardonneras." Et il dit " Je ferai ainsi." Plus tard, comme je passais dans l'obscurité de la nuit, j'entendis crier : " J'ai tout fait. Cela ne sert de rien ! j'ai parlé bien de lui. C'est en vain ! Si je partage avec lui le sang même de mon cœur, sentirai-je moins la brûlure au fond de moi ? Je ne puis pardonner ; je ne puis pardonner ! O Dieu, je ne puis pardonner ! " Je lui dis : " Vois donc, jette

un regard en arrière sur tout ton passé. Derrière ton enfance, quelle petite, quelle mauvaise foi ? Regarde bien et ne distingues tu pas, dans cette clarté, que tous les hommes sont tes frères ? Es-tu si indemne de péché que tu aies le droit de haïr ? " Il regarda et dit : " Oui, c'est vrai. Moi aussi j'ai failli et je pardonne à mon semblable. Va, je suis satisfait ; j'ai pardonné." Et il se coucha paisiblement, les mains croisées sur la poitrine et je crus qu'il était rassuré maintenant.

Mais à peine mes ailes avaient-elles pris leur essor pour revenir ici que j'entendis, encore une fois, un cri sur terre : " Je ne puis pardonner, je ne puis pardonner ! O Dieu, Dieu, je ne puis pardonner ! Mieux vaut la mort que la haine ! " Et j'allai et je me tins devant sa porte, dans l'obscurité, et je l'entendis crier : " Je n'ai point péché ainsi, non, non ! Si j'ai déchiré si peu que ce soit la chair de mon semblable, je me suis agenouillé et j'ai touché la blessure du baiser de ma bouche jusqu'à ce qu'elle guérisse. Je n'ai point voulu qu'aucune âme fût perdue par haine de moi. S'ils se sont imaginés seulement que je leur ai fait du tort, je me suis humilié sur le sol devant eux afin qu'ils pussent me fouler aux pieds, et ainsi, voyant mon humiliation, me pardonner, ne pas être perdus par haine de

moi ; ils n'ont pas fait attention que mon âme pouvait être perdue ; ils n'ont pas voulu me sauver ; ils ne m'ont pas aidé à pardonner ! " Je lui dis : " Vois ici, es-tu content ; pardonne oubliée cette âme et l'injure ; suis ton chemin. Dans le monde à venir, peut-être..." Il s'écria : " Laisse-moi, tu ne comprends rien ! que m'importe le monde à venir ! C'est maintenant, aujourd'hui, que je suis perdu. Je ne puis voir la lumière du soleil, la poussière est dans ma gorge, le sable est dans mes yeux ! Va-t-en, tu ne sais rien ! Oh ! revoir, ne fût-ce qu'une seule fois,



AUTOUR DE PEKIN.—Le chemin, bordé d'animaux gigantesques, qui mène aux tombeaux des Mings

noux. J'entendais l'eau se briser sur les rochers à trois cents pieds sous moi, le bruissement du vent dans les oliviers et les arches ruinées, et je m'endormis.

J'eus un songe.

Un homme implorait Dieu, et Dieu envoya vers lui un ange pour l'assister. Et l'ange revint, disant : " Je ne parviens pas à assister cet homme ! "

Dieu dit : " Qu'a-t-il ? "

Et l'ange : " Il crie sans cesse qu'un homme lui a fait tort ; il voudrait lui pardonner et il ne peut pas. "

Dieu dit : " Qu'as-tu fait de lui ? "

avant de mourir, que le monde est beau ! O Dieu, Dieu, je ne puis vivre et ne pas aimer. Je ne puis vivre et haïr. O Dieu, Dieu, Dieu !” Et je le laissai se lamenter et je revins ici.”

Dieu dit : “ L'âme de cet homme doit être sauvée.” Et l'ange demanda : “ Comment ? ”

Dieu dit : “ Redescends sur terre et sauve là.” L'ange : “ Que puis-je faire encore ? ”

Et Dieu se pencha vers l'ange et lui murmura quelque chose à l'oreille ; et l'ange ouvrit ses ailes et descendit vers la terre.

Je m'éveillais à moitié, assise là, sur la pierre brisée, avec ma tête sur mes genoux ; mais, j'étais trop lasse pour pouvoir me lever. J'écoutai le vent rôder parmi les oliviers et les arches ruinées, et je me rendormis.

L'ange descendit sur terre et trouva l'homme accablé de plus d'amertume ; il le prit par la main, et le conduisit à un certain endroit.

L'homme ne savait pas où l'ange voulait le mener ou ce qu'il voulait lui montrer là. Et quand ils furent arrivés l'ange couvrit de son aile les yeux de l'homme, et, quand il l'eut repliée, l'homme vit quelque chose sur le sol devant lui. Car Dieu avait promis à cet ange de mettre à nu une âme humaine ; d'en détacher tous les extérieurs attributs de forme, de couleur, d'âge et de sexe, par lesquels un être se reconnaît parmi ses semblables et se distingue du reste, et l'âme était là devant eux, nue, comme lorsqu'un homme, regardant en son for intérieur, contemple son moi.

Ils virent son passé, son enfance, la vie minuscule avec la rosée sur elle ; ils virent son adolescence, quand la rosée s'évapore, et la créature lève sa bouche lilliputiennne pour boire à une coupe trop grande, et ils virent comment l'eau était répandue ; ils virent ses espoirs jamais réalisés ; ils virent ses heures d'intellectuel aveuglement que les hommes appellent le péché ; ils virent ses heures de rayonnante compréhension que les hommes appellent la justice ; ils virent son heure de force, quand elle bondissait en criant : “ Je suis tout puissant ” ; ses heures de faiblesse, quand elle remontait sur le sol et n'agrippait que de la poussière ; ils virent ce qu'elle eût pu être et ne serait jamais.

L'homme se pencha en avant Et l'ange dit : “ Quoi donc ? ”

Il répondit : “ C'est moi ! C'est moi-même ! ”

Et il fit un pas, comme pour l'étreindre contre son cœur ; mais l'ange le retint et couvrit ses yeux.

Dieu avait donné le pouvoir encore à l'ange de dépouiller cette âme de tous ses attributs extérieurs de temps et de lieu, de circonstance, par lequel une vie individuelle se distingue de la vie totale.

De nouveau l'ange couvrit les yeux de l'homme et il regarda.

Il vit devant lui ce qui dans une goutte minuscule reflète l'entier univers ; il vit ce qui détermine la marche de l'étoile la plus lointaine, et révèle la vie du cristal sous le sol où nul regard ne l'a vu ; ce qui est quand le germe renue dans l'œuf ; qui fait mouvoir les mains ouvertes du nouveau-né et poindre les feuilles des arbres ; qui est quand la méduse flotte seule sur les mers ensoleillées ; qui est où les lichens se forment dans les roches des montagnes.

Et l'homme regardait. L'ange le toucha.

Mais l'homme inclina la tête et tressaillit. Il murmura : “ C'est Dieu ! ”

Et l'ange cacha les yeux de l'homme. Et quand il les découvrit, il y avait quelqu'un qui s'éloignait à quelques pas d'eux ; — car l'ange avait rendu à l'âme sa forme et son vêtement extérieur — et l'homme savait qui c'était. Et l'ange demanda : “ Le connais-tu ? ”

Et l'homme répondit : “ Oui ”, et il regarda.

Et l'ange dit : “ Lui as-tu pardonné ? ”

Mais l'homme répondit : “ Comme mon frère est beau ! ”

Et l'ange regarda dans les yeux de l'homme et il abrita ses yeux de son aile contre l'éclat de la lumière. Il rit doucement et retourna vers Dieu.

Mais les hommes étaient ensemble sur la terre. Je me réveillai.

Le bleu, bleu ciel était au-dessus de ma tête, et les vagues se brisaient là en bas sur le rivage. Je marchai dans la petite chapelle ; je vis la Madone en bleu et rouge, le Christ portant sa croix, les soldats romains avec la tige de roseau et le divin Bambino avec sa face brisée ; puis je descendis la pente rocheuse jusqu'au chemin de brique. Les oliviers se dressaient de chaque côté, avec leurs baies noires et leurs feuilles vert-pâle se détachaient sur le ciel ; et les petites glaciales pendaient hors des crevasses du mur de pierre.

Il me semblait qu'il devait avoir plu pendant que je dormais. Je me disais que je n'avais jamais vu la terre et les cieux aussi beaux. Je descendis la route. La vieille, vieille, vieille lassitude était partie.

Bientôt j'aperçus un jeune paysan qui conduisait son ânesse ; elle avait deux grands paniers fixés à ses côtés et ils descendaient la route devant moi.

Je le voyais pour la première fois ; mais j'aurais voulu pouvoir marcher avec lui et tenir sa main dans la mienne — seulement il n'aurait pas compris pour quoi.

OLIVEC SHREINER.

(Traduit de l'anglais par Geo. Knopff.)

LA VALLÉE DES TOMBEAUX A PÉKIN

(Voir gravure)

Cette vallée sert de nécropole aux membres de la famille chinoise. Elle est située à quelque kilomètres de Nan-Kou et forme un des sites les plus magnifiques de la région.

En 1409, Yutg-lo, troisième empereur de la dynastie des Mings, aujourd'hui renversée et remplacée par celle des Mandchous, transféra la capitale du Céleste-Empire à Pékin ; c'est de cette époque que date le choix de la vallée de Nan-Kou pour lieu de sépulture des monarques chinois.

Toute la vallée est couverte de monuments, dont un des plus remarquables est le P'ailou en marbre, une porte monumentale qui sert d'entrée à la Vallée des Tombeaux.

La route qui mène de cette porte au cimetière proprement dit est bordée de gigantesques sculptures de pierre, représentant différents animaux chinois. Ces figures colossales placées de distance en distance le long de la route, gardent celle-ci depuis près de cinq siècles.

MESSE BASSE

Le vieux prêtre, amaigri par l'austère vigile, Office à l'autel gothiquement construit, Et du missel romain qu'il feuillette sans bruit Les oraisons vers Dieu montent d'un vol agile.

C'est là que, chaque jour, sitôt que l'aube luit, L'étole avec l'amiet couvrant sa chair fragile, Il immole, en disant les mots de l'Evangile, Le Dieu qui par amour s'est fait homme pour lui.

Or, parfois, au moment où son regard se penche, Il advient qu'au vitrail l'aurore qui grandit Lance un rayon pourpré jusqu'à la nappe blanche...

Et le vieillard, soudain, se redresse, interdit, L'âme d'un sentiment indiscible hantée, De voir, entre ses mains, l'Hostie ensanglantée !

LUCIEN RENIER.

“ Franges d'autel ”

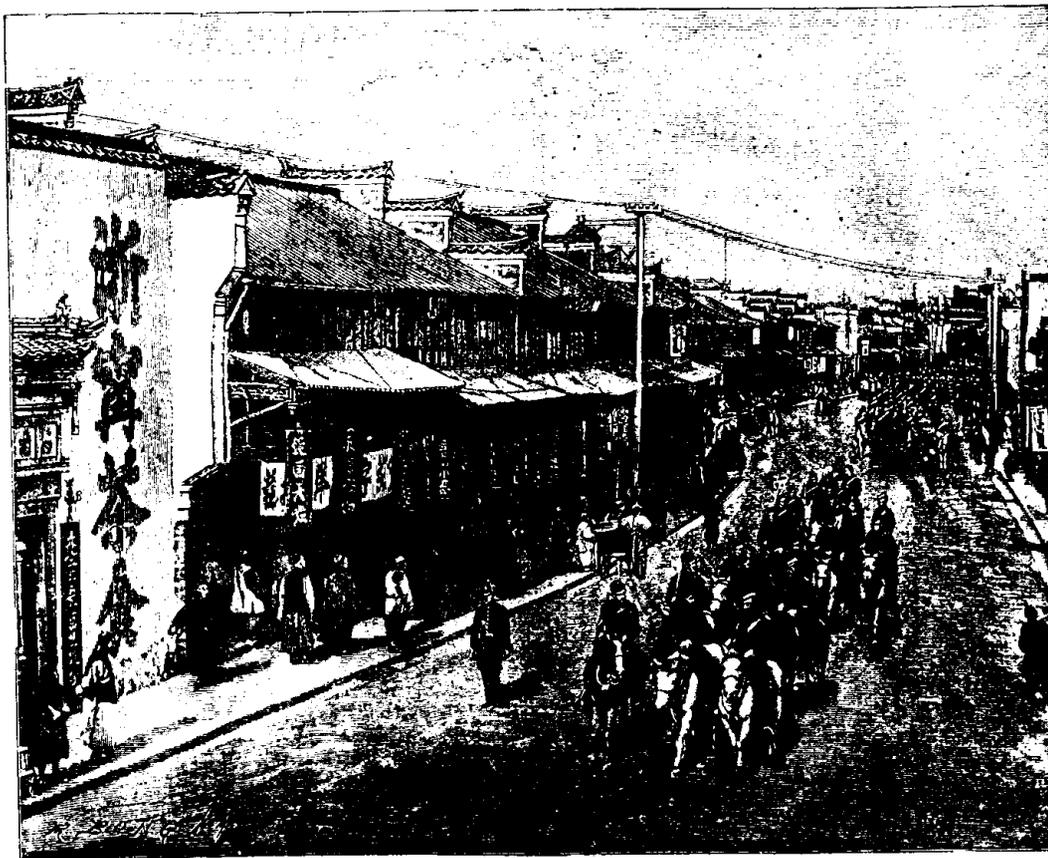
SCÈNES CANADIENNES

LE FEU DANS LES BOIS

Nous cueillons dans les œuvres de M. Buies ce petit poème en prose qui nous parait être d'une vigueur et d'une précision de style peu ordinaire.

Quel spectacle grandiose et mystérieux, en apparence, que le feu dans les bois ! Vous le voyez s'allumer subitement, à droite, à gauche, devant vous, sur vingt points à la fois, poussé par une force inconnue, dévorant sans merci les arbres les plus robustes, tandis que les broussailles rampantes lui échappent. L'air est plein d'une poussière ardente, coupée de longues flammèches qui, en s'envolant dans toutes les directions, vont porter l'incendie dans des endroits jusqu'alors épargnés, pendant que d'autres, tout voisins du fléau, restent intacts. Là où le feu a pour ainsi dire sauté par dessus le dôme de la forêt, pour aller au loin distribuer ses colères, apparaissent de grands arbres, secs et dénudés, solennels, impassibles comme des rangées de squelettes, sans une branche jusqu'à la mi-hauteur du tronc, et laissant tomber de leur moitié supérieure leurs feuilles mortes, une à une, lentement, par intervalles, comme les pleurs silencieux qu'on verse dans l'abandon.

ARTHUR BUIES



EN CHINE. — LES ALLIÉS A SHANGHAI

Mémoires intimes

PREMIÈRES ANNÉES

(Suite)

En parlant de mes deux camarades d'enfance, Bonnie et Dozie Houghton, il me revient à la mémoire un fait, assez puéril dans ses détails, mais sur lequel les personnes pieuses ou dévotes aimeront peut-être à avoir mon témoignage.

Je vais tout raconter dans la même sincérité naïve avec laquelle j'ai joué mon rôle d'enfant dans cette circonstance.

Je n'en tire aucune conclusion, car, si surprenante que soit cette histoire, je n'ai pas l'orgueil de croire que Dieu ferait un miracle pour exaucer une prière tombée de mes lèvres. Voici le fait tout simplement.

Un jour d'hiver, je ne sais quelle affaire pressante appela M. et Mme Houghton à New-Liverpool. Manquant de servante dans le moment, et toute la famille ne pouvant voyager dans la même voiture, on prit le parti de laisser les deux petits garçons à la maison, après avoir obtenu de ma mère, pour mon frère et pour moi, la permission d'aller passer l'après-midi avec eux.

Tout ce qui est en dehors des habitudes journalières est un sujet de réjouissances pour les enfants. Nous partîmes en gaieté, et les jeux s'organisèrent d'autant plus librement que nous n'avions personne pour entraver nos ébats. En deux mots, on nous avait lâché la bride sur le cou, et nous en profitâmes sans scrupule.

Tout à coup, interrompant une partie de bagatelle : — Si nous allions manger du sucre ! s'écria Bonnie. Je fais grâce au lecteur du jargon, dont nous nous servions ensemble, et dont j'ai donné une idée l'autre jour.

Manger du sucre, c'était alléchant.

— Allons, manger du sucre ! fîmes-nous avec une touchante unanimité.

Dans notre canton, pour ceux qui en avaient les moyens, les provisions d'hiver s'emmagasinaient à l'avance ; les uns réléguèrent caisses et barils au grenier ; chez M. Houghton, dont la maison était grande, on avait réservé pour cela une chambre non meublée, dans les mansardes.

Il y avait là, en particulier, un minuscule, mais appétissant boucaut de fine cassonnade qu'il s'agissait d'aller visiter.

Cette expédition ainsi proposée par l'aîné des enfants de la maison, si peu justifiable qu'elle nous eût paru en temps ordinaire, empruntait aux circonstances un caractère de légitimité qui ne la rendait à nos yeux pas trop incompatible avec nos notions d'honnêteté.

En somme, nous étions en visite, nous n'obéissions qu'à une invitation généreuse ; et nous voilà grimpaient les escaliers quatre à quatre, et nous gavant dans le baril de cassonnade comme des moineaux dans un boisseau d'avoine. Jamais nous n'avions fait pareille bombance.

Mais les plus belles choses ont une fin — et en particulier le goût pour la cassonnade. Une fois rassasiés, nous songâmes à la retraite.

Fatalité ! nous avons fermé la porte derrière nous, et nous étions prisonniers.

La serrure, suivant l'expression populaire, était mêlée. Le bouton ne fonctionnait pas, et le pêne adhérait à la gâche comme une molaire dans son alvéole. Pas moyen seulement de l'ébranler.

Et avec cela, pas un outil, pas un canif, pas même un clou sous la main !

Il ne nous restait qu'à enfoncer la porte, ce qui, comme on le pense bien, n'était pas une besogne facile pour des poings, des genoux et des épaules de sept ans. Impossible de se le dissimuler, nous étions bien et dûment prisonniers.

On conçoit notre détresse : M. et Mme Houghton pouvaient revenir d'un moment à l'autre ; personne

n'était là pour leur ouvrir la porte ; et nous étions pris autant dire la main dans le sac.

C'est étonnant comme la différence des situations modifie quelquefois les appréciations de la conscience. Ce petit régal, qui nous semblait si légitime un instant auparavant, se changeait tout à coup à nos yeux en un honteux larcin. Au lieu d'être des invités, nous nous trouvions être ni plus ni moins que des voleurs. C'était terrible.

Pour mon frère et pour moi, la position était plus humiliante ; mais pour nos petits amis, elle était plus responsable et aussi plus dangereuse. Leur désespoir crevait le cœur.

Il va sans dire que tous les efforts possibles avaient été faits. A tour de rôle, et à cent reprises différentes, nous avions assailli la serrure, secoué et tourné le bouton à gauche, à droite, brusquement, doucement, en poussant, en tirant, en biaisant, en baissant, en remontant...

Travail inutile ! La sueur au front, les doigts écorchés, les poignets fourbus, nous nous regardions tous les quatre, atterrés, la mort dans l'âme.

Il y avait plus d'une heure que nous nous épuisions ainsi en vains efforts, quand il me vint une idée :

— Nous n'avons qu'une chose à faire, dis-je : prier le bon Dieu !

Nos petits amis étaient protestants, et il s'élevait souvent entre nous des discussions assez vives sur la valeur relative de nos différentes religions.

Je trouvais la nôtre bien supérieure, naturellement ; et j'éprouvais une peine réelle en songeant que de si bons petits garçons, avec des parents si respectables, pour des Anglais, étaient destinés à brûler dans l'enfer durant toute l'éternité. N'était-il pas de mon devoir de leur ouvrir les yeux ?

L'occasion était bonne pour cela, et, n'ayant pas d'autre alternative d'ailleurs, je résolus d'en profiter.

— Laissez-moi prier le bon Dieu, dis-je, et je saurai bien l'ouvrir, moi, la porte !

Et sans m'occuper de la moue d'incrédulité qui se peignait sur la figure de mes camarades, je m'agenouilai dans un coin, et me mis en prière.

Oh ! ma prière fut fervente, je vous l'affirme !

Quand elle fut finie, je me relevai et dis à mes camarades :

— Essayez encore une fois maintenant.

Et cette dernière épreuve ayant eu le même résultat que les précédentes, plein de confiance, ou plutôt sûr de mon coup — en honneur et conscience je n'exagère pas d'une syllabe — je mis la main sur le bouton de la porte... et la porte s'ouvrit.

Je laisse à deviner le cri de triomphe que nous poussâmes en dégringolant les escaliers.

Les yeux rouges et les joues livides, nous nous regardions en pleurant et en riant tout à la fois.

Mais attendez, nous n'avions pas vu le plus beau.

— Hein ! dis-je tout à coup aux petits Anglais, vous voyez bien que c'est notre religion qui est la vraie !

— Pas tant que ça, répondit l'aîné des Houghton ; rien ne prouve que ma prière n'aurait pas été aussi efficace que la tienne.

— Veux-tu en faire l'épreuve ?

— Volontiers.

— Eh bien, enfermons-nous de nouveau !

La proposition n'avait rien de rassurant : on protesta ; je triomphais.

— Eh bien, dis-je, si vous ne voulez pas, c'est que vous n'avez pas confiance.

L'orgueil révolté fut plus fort que la peur.

— C'est bien, dit Bonnie, allons-y !

Nous remontâmes dans le magasin aux provisions, mais sans songer à la cassonnade cette fois, je vous en réponds.

Enfermés de nouveau, nous essayâmes, — chacun

son tour, — d'ouvrir la porte. J'y allai pour ma part — je l'affirme sur l'honneur ! — aussi consciencieusement que la première fois.

Impossible ! La serrure était plus mêlée que jamais. Les figures s'allongeaient à vue d'œil.

— Allons, fais ta prière ! dis-je à Bonnie.

Bonnie fit sa prière dans une embrasure, et revint à la porte. Il travailla de bon cœur, car il était hors d'haleine et tout épuisé quand il s'avoua vaincu.

— A ton tour, Dozie !

Mais Dozie avait perdu la tête, et sanglotait comme un sourd au-dessus du fatal baril de cassonnade.

Le temps s'envolait vite, on entendait des grelots dans le lointain, il fallait agir, et le devoir m'incommodait de sauver la situation.

J'essayai de nouveau de faire fonctionner la serrure, et n'y parvenant point, je me mis en prière.

En me relevant, je marchai droit à la porte, et l'ouvris sans le moindre effort, juste au moment où la voiture de M. Houghton entra dans la cour.

Voilà !

Maintenant, j'ai raconté en honnête homme : me croira qui voudra.

LOUIS FRÉCHETTE.

UNE RUE DE QUÉBEC

La rue Saut-au-Matelot est la rue par excellence des tonneliers et des caves. C'est dans celles-ci que s'entassent les barriques pleines de vins de Sicile et d'huile du Labrador, qu'on a laissées reposer des journées entières sur les étroits trottoirs d'une rue étroite au point, qu'entre un poteau de télégraphe et un mur de maison, une jeune fille ne peut passer sans refermer son ombrelle. Au printemps surtout, on y voit des futailles démesurées, en forme de bouteille. Ce sont d'énormes bouées destinées à pirouetter par remous, flots et marées au bout d'une chaîne, non loin de quelque récif du grand fleuve. Les maisons, dont les appartements sont au-dessus des boutiques et magasins, ont un air vieillot ; les murs, renflés au dehors, étalent leurs lézardes, et surtout les éclaboussures qu'ils reçoivent du haut en bas. L'eau n'est pas libre d'aller où elle veut. Elle cherche son niveau dans la boue et l'y trouve. La rue est si étroite, que les façades qui se font vis-à-vis reçoivent réciproquement les giboulées et les avalanches des toits ; la neige collée aux vitres y fait comme un gâchis qui obscurcit un moment tout l'intérieur des maisons.

Dirais-je qu'on y vit là heureux et malheureux comme ailleurs ? Sans doute. On trouve moyen de rajeunir un peu ces vieux pans de murailles par des jardinières suspendues. On peut entrevoir au soulèvement de rideaux blancs et roses, des étagères d'où s'élancent de belles fleurs exotiques, et, de temps en temps, une tête blonde ou brune de jeune fille mise en éveil par les bruits sonores de la rue :

Fleur à sa fenêtre en fleur.

Mais derrière cette rue, naguère pavée de gros cailloux sur lesquels roulaient avec fracas les tombereaux des marchands de charbon, — dans les boutiques de laquelle on entend le pan pan du maillet des tonneliers, frappant d'une façon presque rythmique sur les tonnes vides, est une petite ruelle appelée Sous-le-Cap. Elle commence où se termine la rue Saint-Jacques, au pied du cap, c'est-à-dire que celle-ci donne sur la rue Saut-au-Matelot par une façon de terrain vague au fond duquel est érigée une étable où logent des chevaux de l'hôtel de ville, sous la garde des pompiers. Ce terrain s'ouvre sur la rue Saut-au-Matelot, entre le magasin d'approvisionnement maritimes de M. Lauritz Seeberg (dont l'enseigne est incessamment ponctuée par les moineaux) et le poste des dits pompiers. L'étable est surmontée d'un balcon où, sur des réseaux de cordes raidies au moyen de poulies, sèche le linge multicolore des voisins.

Cet endroit — le croirait-on ? — a le privilège d'attirer les étrangers, les Yankees surtout. J'ai vu cet été une jeune fille y planter son cheval, et sous un énorme parasol, faire un croquis où l'on voyait un fragment —



UN PIANISTE COMPOSITEUR DE TROIS ANS PEPITO ARIOLA

BERG—de l'enseigne, le juchoir préféré des moineaux du voisinage ! Ils y piaillent en toute saison.

Mais, il faut bien l'avouer, c'est la ruelle dite Sous-le-Cap qui semble avoir pour ces étrangers un charme attirant comme l'entonnoir d'une grotte mystérieuse. C'est qu'elle est vraiment étroite et fait penser à une rue de ville ou bourgade arabe, avec le soleil en moins, car cet astre n'y hasarde que fort rarement son " pied blanc et vermeil," comme dit le poète. Les logements, sur un seul côté, se relient par des galeries à des hangars collés aux parois du Cap comme des armoires ; c'est dans ces compartiments... Un disciple de l'auteur de l'*Assommoir* éprouverait là de délicieuses sensations naturalistes. Les galeries sont pavoisées de linge aux vives couleurs attendant le soleil. N'importe, cela est joyeusement pittoresque et fait délicieusement rêver de processions.

Nos cochers de " calèches " connaissent bien cet endroit, et viennent y promener volontiers les Américains épris de ces véhicules antiques, mais commodes après tout. On les voit s'arrêter en face de la brisure de la rue Saut-au-Matelot, dont j'ai parlé tout à l'heure, taper sur l'épaule du cocher comme pour l'encourager, et cheval et " calèche " de s'engouffrer dans ce tunnel qui débouche à la Côte-des-Chiens.

La plupart des Américains (il y en a qui ont des instruments de photographie instantanée) qui viennent nous visiter pendant la belle saison, aiment à se renseigner sur divers points de notre bonne ville, et ils trouvent celui que je viens d'indiquer on ne peut plus curieux, *quaint*, comme ils disent. Ce sont des familles entières qui s'y arrêtent, et on les entend cau-

ser familièrement avec les pompiers du poste. Ceux-ci ont de grands couteaux avec lesquels ils fendent du bois très sec dont ils font des allumettes (non souffrées) qu'ils vendront l'hiver pour la première flambée du matin dans les bureaux de la rue Saint-Pierre. Le coin du poste est assez animé ; on y joue aux dames. Le *Telegraph* de M. Carrel y a des lecteurs et des commentateurs—spécialité des affaires d'Irlande.

Il y a aussi animation mais de courte durée, à l'encoignure du magasin de M. Seeberg. On y observe au printemps un groupe de capitaines suédois et norvégiens avec leurs femmes, ces blondes enfants de la Scandinavie, qui, malgré les périls et les inconvénients d'une longue navigation, ont gardé intacte leur distinction native.

J'ai pris soin de noter un dialogue entre le chef yankee d'une de ces familles voyageuses et quelques flâneurs des alentours.

—Pourquoi, monsieur, appelle-t-on cette rue Saut-au-Matelot ? Saut signifie chute, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur. Quand les Français possédaient cette contrée, les matelots étaient français, je crois... Et ils buvaient comme des matelots, vous savez... L'un d'eux, à ce qu'on rapporte, ayant perdu son chemin—il y en avait si peu là-haut—est tombé ici même sans se faire aucun mal. Toujours le dieu des ivrognes, vous savez...

C'est à ce point du dialogue qu'intervint un autre badaud. Il avait aussi sa légende.

—Permettez, monsieur, dit-il à l'Américain... C'était un chien...

—Le matelot ?

—Écoutez-moi, continue le badaud, que cette dernière question a un peu interloqué. Mon grand-père, qui était tonnelier, m'a raconté qu'on appelait ce chien *Matelot*. C'était le favori des premiers habitants de la ville. Il est tombé de ce cap, et s'est tué.

—Le pauvre animal n'avait peut-être pas bu, remarque en souriant l'Américain.

—Sans doute, réplique aussitôt un des lecteurs du *Telegraph*. La rue cependant doit son nom à une circonstance des plus simples. C'est ici, le long de ce cap, que les gens débarquaient des navires d'outre-mer. Les matelots y faisaient leur premier saut.

N'est-il pas charmant ce mélange de légendes et d'observation vraie de la part de ces bonnes gens ? L'Américain semblait le comprendre, et il riait de satisfaction, tout en tirant sa longue barbe à la Shylock.

C'est ainsi que les coins et recoins de Québec sont connus, visités et appréciés par nos voisins, qu'ils viennent ici en artistes ou en simples voyageurs. C'est, fatigués de la ligne droite, de leurs villes tirées au cordeau, de leurs monotones prairies, qu'ils s'arrêtent avec complaisance en quelques endroits de notre vieille ville où ses habitants ont été forcés en quelque sorte de collaborer au travail capricieux de la nature.

J. AUGER.

BALLADE DU BON MÉDECIN

L I E D

Je ne sais qu'une ballade,
Celle que, de l'aube au soir,
Je chante au cœur du malade :
La ballade de l'espoir.

C'est la chanson suggestive
Aux paroles de velours,
Le merveilleux leit motive
Qui calme et guérit toujours.

Subtile thérapeutique
Où tout l'art est contenu ;
Vague science psychique
Qui nous ouvre l'inconnu.

Perdu ! dit le morticole.
Sauvé ! dit le médecin.
Je suis de la vieille école
Qui croit encore au divin,

—Il ne faut pas que tu meures !
Homme, il faut vivre : c'est mieux.
Il ne faut pas que tu pleures !
Mère, regarde les cieux.

La volonté souveraine
Violente le trépas ;
Le sang rebat dans la veine,
Et le mourant ne meurt pas.

La névrose est asservie
Par douceur et par raison.
Le malade boit la vie
Dans la coupe du poison.

Moi, je suis le sous-oracle,
Qui, pour un rien, pour si peu,
Collabore au grand miracle
De la nature et de Dieu.

Vienne la phase critique,
J'ordonne d'aller quérir
Ce porteur de viatique
Qui sait l'art de bien mourir.

Je ne sais qu'une ballade,
Celle que, de l'aube au soir,
Je chante au cœur du malade :
La ballade de l'espoir.

Sur les êtres de souffrance,
Pour qu'ils en boivent le miel,
O tendre, ô douce espérance,
Effeuille les fleurs du ciel.

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Pour le peuple, il y a des guerres de passions et de principes ; pour l'homme d'Etat, il n'y a que des guerres d'intérêts.—G.-M. VALTOUR.

Si l'on voulait symboliser le rôle de la France parmi les nations, il faudrait la représenter avec un livre à la main plutôt qu'une épée.—BOMPARD.



Satellites et soldats chinois au Yun-nan



Manière de voyager, usitée dans les différentes contrées de la Chine



Tribunal chinois



Scène de prison, d'après une peinture chinoise

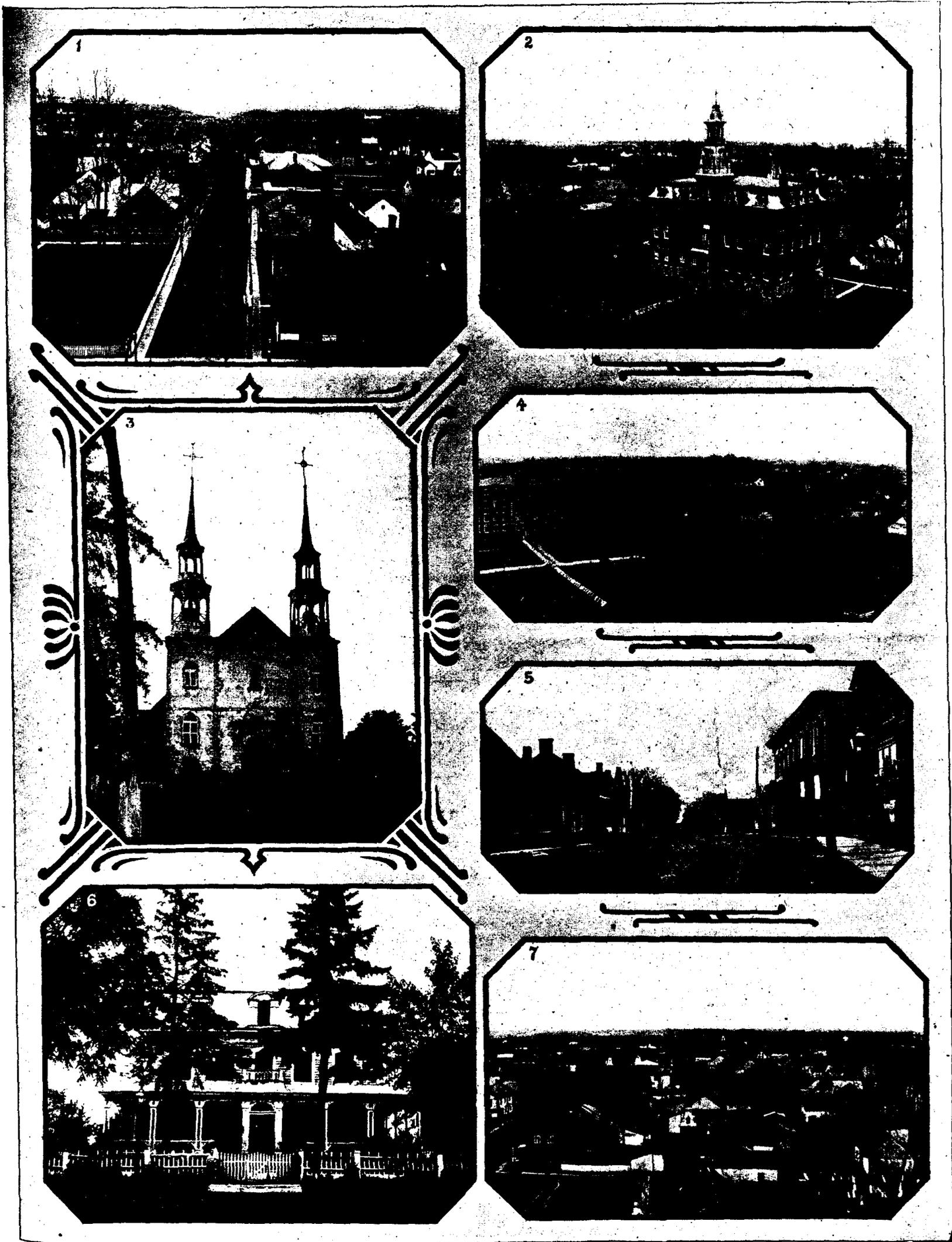


Martyre d'un chrétien



Obsèques d'un martyr

MŒURS CHINOISES



Photos J.-O. Dubuc

1. La partie Ouest ; 2. Le couvent ; 3. L'église ; 4. Collège et partie nord de la ville ; 5. La rue Saint-Laurent ; 6. Le presbytère ; 7. Vue à vol d'oiseau

NOTRE BEAU CANADA : LOUISEVILLE

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION DE Mlle ATTALA

UN MOT A TOUS

A mon aimable rédacteur, tout d'abord, en réponse à sa trop flatteuse appréciation, j'offre, en toute humilité, ma grande bonne volonté : dans l'essai de mon goût littéraire développé un peu, à la lumière de ses premières leçons... A mes déjà chères collaboratrices, j'adresse un accueil bienveillant, une hospitalité large et franche dans ce favori "Coin du Feu" où la douce Mme Andrée les recevait de si bonne grâce. Puis, à mes charmantes lectrices je demande... un peu d'indulgence en retour des efforts que je ferai pour leur être utile, les consoler et les réjouir.

ATTALA.

UNE FLEUR DE REGRET

ET DE RECONNAISSANCE SUR LA TOMBE DE L'HON. M.
F.-G. MARCHAND

L'honorable M. Marchand est mort. Après le tribut de louanges universelles, après les regrets unanimes que toutes une population déposent en ce moment sur sa tombe encore entr'ouverte, que peut ajouter la pauvre plume d'une humble protégée qu'on ignore. Et pourtant, en face de ce grand deuil populaire, devant la douleur profonde de la famille éplorée du grand homme d'Etat, je voudrais saluer en l'honorable M. Marchand le cœur délicat et sensible si paternellement sympathique aux orphelins, et déposer, moi aussi, une fleur de regret et de reconnaissance sur la dépouille du plus honoré des bienfaiteurs. Puisse cet humble hommage être un nouveau dictame ajouté aux nombreuses sympathies reçues par la famille de l'illustre défunt.

ATTALA.

PETITE CORRESPONDANCE

Ignorante.—Les blouses, c'est-à-dire ce commode vêtement qui remplace si avantageusement le corsage ajusté, variera peu, quant à la forme, cet hiver. Toujours à la taille et bouffantes ; pour garnitures, les velours, piqués, boutons, et surtout biais piqués sont en grande vogue. Les manchons en plumes blanches, en grise, si j'ai bien compris, ont perdu un peu de faveur, vu la profusion de l'hiver dernier. Les tours du cou sont encore très portés ; de toutes couleurs, excepté le blanc trop voyant pour la rue.

Printemps d'amour.—Votre article intitulé "Une fête," quoique joli, était trop long pour l'espace disponible dans le temps où vous l'avez envoyé. Je crois que maintenant il est hors de saison comme de circonstance. Mes regrets.

CŒUR DE FEMME

A Mme Georges Bélanger.

Les femmes, si elles font souffrir ceux qui les adorent, n'en continuent pas moins d'être l'idéal et le rêve que caressent tous les hommes. Vers elles ils dirigent leurs pensées, c'est pour elles qu'ils peinent et même que beaucoup d'entre eux se détournent du droit sentier.

Que de carrières manquées pour une adorable créature aux yeux noirs ou bleus qui, un beau soir s'est trouvée sur votre chemin. Dès lors, elle absorba toutes vos pensées, le travail fut abandonné, et avec les nuits agitées ou sans sommeil vint le fol espoir de ne vivre que d'amour et de poésie.

Hélas ! ces douces illusions se sont envolées, elles ont duré ce que dure la fraîcheur de la rose, un matin.

Il a donc fallu envisager la vie telle qu'elle est, avec ses ennuis continuels, ses déceptions de chaque jour, et, ce qui est pis encore, ses regrets du passé. Ah ! les regrets, ils ne devraient pas être l'apanage de la jeunesse qui n'a soif que de plaisirs et de jouissance ; cependant, il se trouve des jeunes cœurs qui sont désenchantés prématurément, des jeunes gens trompés dans leurs plus douces espérances, mais qui doivent leur avenir au premier malheur qui les frappe.

La grande passion qui fait palpiter l'humanité, le mobile des plus nobles actions, cette force invisible et impalpable qui gouverne le monde disons le, c'est l'Amour.

Ce mot a été si souvent prononcé, on en a tellement étendu la signification, qu'il serait superflu de vouloir l'expliquer ou le comprendre. Le cœur a ses mystères, et ceux-là pas plus que ceux de la nature ne sont à la portée de notre pauvre intelligence. La pitié et l'abnégation y occupent une large place, et lorsqu'elles se trouvent dans le cœur de la femme, elles sont souvent poussées jusqu'au dévouement.

C'est ainsi que parlait mon bon ami, M. X... Depuis quelques jours il était devenu morne, parlant très peu, et la tristesse qui se peignait sur son visage était le signe que quelque gros chagrin le torturait.

Etait-ce une de ces peines de cœur qui se laissent voir malgré elles, ou bien quelqu'inquiétude mortelle au sujet du terre à terre de l'existence de la lutte pour la vie ? Moi qui le voyais d'habitude si gai et si folâtre, je fus surpris de son air de tristesse et je me hasardai de lui en demander la cause. En bon camarade, qui sent le besoin de se confier, il continua, mais plus clairement la confiance qu'il avait commencée... J'ai quitté la ville de... et j'en ai apporté les plus doux souvenirs.

Le cœur laisse quelque chose de lui-même, là où il a aimé. Pour assurer mon avenir j'ai brisé les liens qui m'attachaient aux êtres les plus chers et n'ai pas hésité à venir habiter la grande métropole. Il a fallu surmonter bien des obstacles, souffrir beaucoup d'ennuis, mais rien n'est comparable à l'inquiétude qui me torture en ce moment.

Le patron vient de m'annoncer que mes services ne seront plus requis... alors que vais-je devenir ? que vais-je faire ? Aux approches de l'automne il est bien difficile de se caser et l'hiver fera bientôt son entrée, nous ménageant toutes sortes de petites misères inhérentes à sa rigueur.

Mon ami se tut de nouveau et, le regard plongé dans le vide, il semblait chercher la solution du problème, le mot de l'énigme. J'aurais voulu pouvoir l'encourager de quelques bonnes paroles, mais il ne m'en donna pas le temps. Il se leva vivement. "J'ai trouvé dit-il, j'ai une idée !" Et il sortit emportant mes meilleurs souhaits.

Je le revis quelques jours plus tard ; il avait été réinstallé dans sa position, grâce à l'intervention toujours puissante d'une femme au cœur noble et généreux, l'épouse fidèle et adorée d'un des principaux employés de l'établissement.

Toujours la femme, dit-il, oui, toujours elle ; au début de la vie, elle est cause que beaucoup s'oublient jusqu'au point de lui sacrifier ce qu'ils ont le plus cher, leur avenir même, pour une caresse, pour un baiser, mais aussi elle sait apporter le baume qui guérit les blessures, elle sait sécher les larmes, elle sait compatir à nos peines, elle peut redonner le bonheur.

J. V.

ECHOS

Wilhelmine fiancée. Il paraît que, cette fois, la nouvelle est exacte. La petite reine de Hollande se serait définitivement fiancée avec le duc Adolphe-

Frédéric de Mecklembourg-Schwerin. Le duc Adolphe-Frédéric de Mecklembourg est né le 10 octobre 1873 ; il est chef d'escadron au régiment des cuirassiers de la garde prussienne. La duchesse Alexandrine de Mecklembourg, qui a épousé le prince Chrétien de Danemark, et qui sera un jour reine de Danemark, est sa nièce.

* * *

De Shang Hai nous arrive la nouvelle suivante, de même ordre que la précédente :

"On vient de célébrer en grande pompe les noces d'une jeune Chinoise avec un vase à fleurs rouges, le vase étant substitué au fils d'un riche mandarin auquel elle avait été fiancée.

"Son fiancé était mort, et la jeune Chinoise avait juré qu'elle n'épouserait jamais un autre homme : c'est pourquoi l'on a procédé à ce mariage *impersonnel*."

D'ailleurs, d'après le correspondant, ces sortes de mariages ne sont pas rares en Chine.

COURRIER DE LA MODE

Les cravates sont en ce moment des accessoires de toilette obligatoires. Toutes ou presque toutes les chemisettes simples ou habillées, en percale ou en soie, sont accompagnées de la cravate régente.

Cette cravate, en elle-même assez négligée, est soulevée par les matériaux employés à sa confection. Ainsi en voit-on en velours, en panne, en mou-

seline de soie ajourée de dentelles précieuses, tout autant qu'en coton ou en foulard, telles qu'en fabriquent par milliers les magasins de confections.

Beaucoup, toutefois, rejettent cette forme un peu trop portée par la masse lorsqu'il s'agit d'une toilette plus habillée.

L'écharpe longue ou à nœud élégant se fait alors en dentelles précieuses, en



soie souple et de belle qualité ; des fantaisies innombrables éclosent chaque jour dans l'imagination de nos artistes en chiffons, et ce sont de purs bijoux, des merveilles de trouvailles que ces colifichets qui viennent à se poser autour du cou des femmes comme des papillons multicolores à la corolle des fleurs.

Parlons un peu des chapeaux maintenant. Les nouvelles fantaisies pour modes sont fort originales. Elles sont à jour pour la plupart et se posent sur transparent soit de satin, soit d'étoffe lamée. Une légère draperie de velours uni, de nuance claire borde la passe. Pour commencer la saison on garnit de choux énormes engaze brodée dans des tons doux et chatoyants. Voir notre dessin 1.

Notre modèle 2 est un chapeau amazone pour jeunes filles. Un papillon velours et satin reposant près d'une énorme fleur de gaze compose le seul ornement de ce gentil chapeau, très habillé, malgré sa forme classique, qui du reste se portera beaucoup.



UN PIANISTE DE TROIS ANS

(Voir gravure)

Il n'est bruit à Paris, en ce moment, que d'un petit prodige qui fait merveille non seulement comme virtuose, mais encore comme compositeur. C'est un enfant de trois ans et quatre mois ; il s'appelle Pepito Rodriguez Ariola ; il est né en Espagne, dans une petite localité de la Corogne.

Il avait deux ans et demi lorsque, spontanément, sans leçons, il se mit à jouer du piano, reproduisant d'abord des airs qu'il avait entendus, puis improvisant et composant lui-même. Sa précoce aptitude pour la musique est extraordinaire : elle a stupéfié les membres du congrès de psychologie devant lesquels on l'a exhibé.

Ainsi qu'en témoigne son portrait dessiné par un de nos collaborateurs, l'aspect extérieur du jeune Pepito n'offre rien de phénoménal ; il a bien l'apparence d'un enfant de son âge, d'un développement moyen. Ses traits sont plutôt délicats et les deux longues boucles à l'anglaise encadrant son visage lui donnent d'autant plus l'air d'une petite fille, qu'il porte encore la robe. Son intelligence générale est vive, mais ne dépasse pas le niveau normal.

Comment, sans savoir lire une note de musique sans avoir aucune notion d'harmonie, le bambin arrive-t-il à exécuter, avec les accords, la mesure, le rythme, l'expression même, les morceaux reconstitués par sa mémoire ou improvisés par son inspiration per-

sonnelle ? C'est un très sérieux problème digne de passionner les savants psychologues.

Pepito a-t-il vraiment l'étoffe d'un Mozart ? C'est un autre problème que le temps seul pourra résoudre.

SOIREEES DE FAMILLE

On dit le plus grand bien du drame *Les Rantzau*, en quatre actes, par Erckmann-Chatrian, que doivent jouer les amateurs des soirées de famille, le 11 octobre prochain. En Europe, cette pièce a obtenu le plus franc succès et nous ne doutons pas qu'elle ait le même sort ici.

Encouragez notre théâtre national.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois de SEPTEMBRE, qui a eu lieu samedi le 6 courant, a donné le résultat suivant :

1 ^{ER} PRIX	No	723	\$50.00
2 ^e	No	6,131	25.00
3 ^e	No	27,233	15.00
4 ^e	No	8,656	10.00
5 ^e	No	39,249	5.00
6 ^e	No	32	4.00
7 ^e	No	25,530	3.00
8 ^e	No	846	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

189	8,482	13,492	20,525	24,727	32,053
215	9,237	13,545	20,852	25,143	32,271
464	10,113	14,331	21,271	25,215	32,836
628	10,235	14,617	21,609	26,231	33,154
834	10,608	15,232	21,734	27,423	33,512
1,000	10,765	15,248	22,105	28,072	34,025
1,444	11,320	15,535	22,314	28,734	34,743
2,317	11,493	15,854	22,583	29,481	35,014
3,669	12,107	16,589	22,627	30,163	36,489
4,251	12,314	17,643	23,413	30,714	37,052
4,699	12,652	18,031	23,514	30,932	39,687
5,035	12,815	18,549	24,015	31,584	45,100
5,117	12,999	19,253	24,372	31,675	46,182
6,394	13,044	20,001	25,531	31,740	47,319
7,549	13,157				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de SEPTEMBRE, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Calino célèbre les avantages de la gymnastique.

—Il n'y a rien de pareil pour la santé, dit-il ; elle augmente les forces de l'homme, prolonge ses jours.

—Mais nos ancêtres ne faisaient pas de gymnastique, cependant, fait observer Verplumot.

—Ils n'en faisaient pas, réplique Calino, mais aussi ils sont tous morts.

CHOSSES ET AUTRES

A Chicago toutes les buanderies viennent de se syndiquer.

—Si les dépêches anglaises disent vrai, les dernières cartouches sont à se tirer au Transvaal.

SECRET DE LA LONGEVITE

Le secret de la longévité c'est de conserver un sang frais et pur en faisant usage des **PILULES DE LONGUE VIE** du CHIMISTE BONARD.

—En Angleterre, depuis quelques années, 140,320 employés de ferme ont été remplacés par des machineries.

—L'élevage dans le centre des Etats-Unis fut commencé vers 1850 par des mineurs déçus à leur retour de la Californie.

HUMEUR DIFFICILE

L'humeur difficile vient le plus souvent de la souffrance et celle-ci, de la mauvaise qualité du sang. Les **PILULES DE LONGUE VIE** du CHIMISTE BONARD en reconfortant le sang, ramèneront la bonne humeur.

—On compte 350,000 autruches dans les parcs d'élevage de l'Afrique Sud. Une autruche pond 60 œufs.

—En Angleterre, 144,926 enfants au-dessous de 14 ans travaillent dans les usines de 75 à 87 heures par semaine.

C'EST POUR RIEN

Tout le monde est bien heureux de trouver partout un remède aussi précieux que le **BAUME RHUMAL** à 25c la bouteille.

—Les bons mandats poste non réclamés arrivent à un total respectable de 750,000 francs par an, en France.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR

Prenez les **LAXATIVE BROMO QUININE TABLETS**. Tout pharmacien vous remettra votre argent si elles ne guérissent pas. 25 cts. La signature E. W. Grove's sur chaque boîte.

DOOR DORIAN

Ces chaînes sont faites d'un métal composé ressemblant exactement à l'or. Elles s'usent complètement sans perdre leur couleur, et pour tout usage ordinaire elles remplacent une chaîne en or solide et durable. Patrons les plus nouveaux. Par la poste 30c. chacune. McPARLANE & Co., 110 Rue Yonge, Toronto, Ont.

L'HUMANITÉ SOUFFRANTE INTÉRESSÉE



Le Tœnia ou Ver Solitaire, le Tœnia armé ou Solium, le Tœnia non armé ou Batriocephale, les Ascarides, Lombrioides, les Oxyures, etc.

Sont les grands ennemis de l'humanité. Les signes de l'existence de ces parasites sont les suivants : douleurs aiguës des intestins, ressemblant à des morsures intérieures, des piqûres dans l'estomac, mal de tête, absence de mémoire, ardeur des urines, troubles de la vue et de l'ouïe, démangeaison du nez, diarrhée, nausées, vomissements, démangeaison de la peau, vertiges, éblouissements, convulsions, crampes d'estomac, etc., etc.

LA CHLOROSE, L'ANÉMIE, LES CONGESTIONS des organes les palpitations du cœur, l'insomnie, l'appétit exagéré, le manque d'appétit, l'inflammation de la muqueuse de l'estomac, la dyspepsie, la salivation abondante, l'acidité de la salive, l'haleine fétide, la rétention des urines.

LES MALADIES PARICULIÈRES AUX FEMMES, sont causées, dans la plupart des cas, par les vers.

La grande expérience que j'ai eue dans le traitement de ces parasites me permet de découvrir, à première vue, leur présence chez les adultes comme chez les enfants, et chez les personnes des deux sexes, et aussi de guérir infailliblement ceux qui en sont affectés. Je possède un spécifique purement végétal et tellement efficace que je garantis de guérir toute personne affectée du **VER SOLITAIRE**, ou de n'importe quel autre ver, dans un court espace de temps. Mes certificats ont été reconnus par le secrétaire du département du secrétaire d'Etat du Canada. Mes remèdes sont vendus durant le jour à mon bureau, 86a, rue des Inspecteurs, entre Notre-Dame et Saint-Jacques. Heures de bureau, de 8 à 10 heures a.m. et de 3 à 6 heures p.m.

Les médailles que je porte m'ont été données par le gouvernement du Mexique, pour les bons services rendus à l'armée Mexicaine.

Dr JOSE PELKEY, 360 rue Saint-Laurent.

Consultations gratuites.

GAGNEZ de L'ARGENT

Nous voulons un garçon intelligent et actif dans chaque village et ville pour vendre le "MONDE ILLUSTRÉ." Nous enverrons une 1/2 douzaine de numéros, pendant deux semaines, gratuitement, pour permettre de faire des abonnés et ensuite nous les vendrons au prix du gros. Sur réception d'une lettre nous ferons immédiatement l'envoi et donnerons nos instructions



Domination Novelty Co., Toronto, Can. Boite 1505

Musique de Piano à Quatre Mains-Duos

Basket of roses. Polka. C2	Streabbog	35
Basket of roses. Polka mazurka. C2	"	35
Basket of roses. Quadrille. DK2	"	75
Basket of roses. Redowa. C2	"	35
Basket of roses. Schottische. F2	"	35
Basket of roses. Waltzes. F2	"	35
Blacksmith in the woods. Idylle. Op. 126. Bb3	Michaelis	85
British patrol. March. F3	Asch	75
Bucéphale. Galop. F3	Micheux	75
Carnival de Venise. Var. Op. 825. DK3	Czerny	60
Charge of the Uhlans. Eb3	Hohm	75
Clarion and life. Réveil militaire. F3	D'Orso	90
Emperor's review. DK3	Eilenburg	90
Flower song. Op. 39. F3	Lange	60
Grande Valse de Concert. Ab3	Mattei	1 00
Indian mail galop. C3	Lamothe	75
Invitation à la valse. DK4	Weber	1 00
King's Hussars. March. Op. 16. Eb3	Leonard	1 00
La Belle Canadienne. Rockaway. 3	W. B. Bayley	75
La Belle Canadienne. (Bayley). 2	Wohlfahrt	25
La Chasse Infernale. Galop Brillante. (Kolling). Bb3	Blake	1 00
La Grâce. Waltzes. D3	Bohm	40
L'Alerte. Fanfare militaire. Bb3	Behr	75
Les Sylphes. Eb3	Bachman	1 00
Lustspiel. Overture. Op. 73. DK3	Kela Bela	90
Mardi Gras. Quadrilles. Op. 79. DK3	Schubert	70
One sweetly solemn thought. (Ambrose). 2	Wohlfahrt	30
Pearls of the sea. Valse brillante. C. 3. Merz	75	
Poet and Peasant. Overture. D4	Suppe	1 00
Prince Imperial galop. (Coote). C2. Ganz	35	
Sounds from the ball. Bb3	Gillet	50
Swedish wedding march. F3. Soderman	40	
Wandering Jew waltzes. A3. Burgmuller	90	
Zampa. Overture. D4	Herold	1 00

Adressez vos commandes directement à

ALBERT TURCOTTE, Editeur
445, Rue RACHEL, 445
Montreal, Canada.

ÊTES-VOUS BELLE ? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.

Tout le monde admire les femmes et filles qui ont un beau teint clair et sans taches. Leur jeunesse et leur peau douce, veloutée et délicate les rendent attrayantes. Rien ne détruit plus le bonheur et la beauté que les taches de rousseur, boutons, taches noires et autres, peau jaune ou boueuse, taches, rides, nez ou figure rouge, teint basané, éruptions, écolorations, ou taches de naissance quelle nature. Ils enlaidissent les hommes et les femmes et les font paraître vieux. Toutes ces affections sont promptement et facilement guéries par les **Cachets de Miller pour le Teint**. C'est le plus merveilleux embellisseur qui ait jamais été fait. Ces cachets sont tout à fait inoffensifs et agissent très rapidement. Leur emploi régulier, pendant quelques jours seulement démontrera, hors de tout doute, leur remarquable pouvoir embellisseur.

POUR DAMES ET MESSIEURS.—Ces cachets font disparaître complètement et permanentement toutes les éruptions, pustules, décoloration et taches chez les dames et messieurs. Ils rejuvenissent les vieilles gens, embellissent la figure, le cou, les épaules et la brève. Ils donnent au teint les teintes délicates de la jeunesse. Ceci peut vous paraître impossible, mais c'est la pure vérité. Rappelez-vous que ces cachets ne sont pas un cosmétique, mais une nourriture pour la peau. **VOUS POUVEZ LES ESSAYER GRATUITEMENT.**—Pendant quelque temps nous continuerons à envoyer un **Paquet d'essai Gratuite de CACHETS DE MILLER** aux lecteurs de ce journal. Vous pourrez ainsi vous convaincre gratuitement des merveilleuses propriétés qu'ils ont d'embellir. Envoyez immédiatement votre nom et votre adresse postale avant que cette offre libérale soit discontinuée. Échantillons envoyés sous enveloppes ordinaires cachetées, inclus un timbre pour de poste. **THE MILLER CO., Boite 1, Toronto, Canada.**

LE TOUR DU MONDE

Par LE PASSANT

L'Université d'Illinois vient d'hériter de la collection d'insectes de M. Bolter. Elle comprend à peu près 50000 espèces représentées par 70000 échantillons sans compter une trentaine de mille qui ne sont pas dans la collection systématique. Cette collection, formée pendant les cinquante dernières années par feu André Bolter, est remarquable par l'excellence des matériaux et le soin minutieux avec lequel elle a été préparée et arrangée. Elle renferme tous les ordres d'insectes de l'Amérique du Nord, sans parler d'un grand nombre d'exotiques. Le don en a été fait par les exécuteurs testamentaires, d'après la volonté du défunt, sous la condition qu'elle prenne le nom de Bolter, qu'elle conserve son unité et soit placée dans un meuble à l'épreuve du feu.

L'homme naît, grandit, devient fort, puis faiblit et disparaît. L'histoire du monde nous enseigne qu'il en est ainsi des peuples et des empires. Depuis quelques années, le commerce allemand s'est développé aux dépens du commerce anglais, et l'on peut prévoir le jour où l'Angleterre n'aura plus la suprématie du chiffre des affaires. L'Exposition de Paris a permis aux industriels et aux économistes de constater ce fait : dans la plupart des grandes industries, l'Angleterre est en retard ! Après avoir devancé les autres pays, elle est devenue trop conservatrice, et son outillage ne lui permet plus de lutter victorieusement dans nombre de cas. Elle s'efforce de réagir mais, pendant ce temps, les nations nouvelles avancent, conquièrent du terrain, et c'est autant de perdu qui ne pourra être repris.

Saviez-vous qu'il existait un pays sans agents de police ! Non ? Eh bien ! c'est l'Islande dont les habitants sont, paraît-il, d'une honnêteté et d'une moralité proverbiales. Les maisons n'ont pas de serrure, les portes pas de verrou, et cependant les voleurs sont inconnus là-bas.

Depuis plus de dix siècles, il ne s'est commis que deux vols dans toute l'étendue, de l'île, encore l'un d'eux eut-il pour auteur un berger allemand immigré. Dans cette circonstance, les plus anciens se réunirent en conseil et condamnèrent le délinquant purement et simplement à mort, le crime qu'il avait commis étant considéré par eux comme très grave. Par contre, les Islandais sont processifs à l'excès. Pour le moindre différend, ils vont au tribunal et le métier d'avocat n'est pas une sinécure dans ce pays.

Le 28 août a eu lieu le cinquantenaire des câbles sous-marins. Le 28 août 1850 était, en effet, transmise la première dépêche sous-marine entre la France et l'Angleterre par le petit tronçon de câble entre Douvres et le cap Gris-Nez. Le promoteur du premier câble sous-marin fut Jacob Brett, qui en avait obtenu la concession, en 1846, du roi Louis-Philippe. Celle-ci fut confirmée en 1850 par le prince-président et reçut son exécution en trois mois. Le constructeur en fut l'ingénieur Charlton Wollaston. Cette première exploitation fut de courte durée, car, l'année suivante, un pêcheur de Boulogne remontait dans ses filets une partie de câble et le coupait, croyant avoir affaire au serpent de mer. Une nouvelle concession fut accordée par le gouvernement français, et cette fois la télégraphie sous-marine ayant fait ses preuves contre la foule des sceptiques que rencontre toute innovation, il se forma une société qui, dès la fin de 1851, avait achevé la pose du nouveau câble, lequel fut plus tard acheté par le gouvernement anglais. Le premier câble anglo-français avait une longueur de

25 milles marins. Le fil, de la grosseur du petit doigt, pesait 450 livres ; des poids de plomb attachés à tous les seizièmes de mille le tenaient en suspension à une profondeur maxima de 200 pieds au-dessous du niveau de la mer. La maison de Birmingham qui fournit le câble ne put livrer le fil que par section de 100 pieds au plus, tandis qu'aujourd'hui on peut en fabriquer, s'il le faut, 200 milles d'une seule longueur. Plus tard, vint le câble transatlantique.

Il y a dans l'Afrique orientale une région habitée par les démons. Elle est située à quatorze jours de marche d'Addis-Ababa. Les indigènes la nomment Walamo. Tous ceux qui s'y aventurent sont la proie du diable. Un anglais, le capitaine Welby, vient pour tant de la traverser. Mais à peine y était-il entré qu'un Somali de son escorte, poussant tout à coup des cris terribles : "Walamo ! Walamo !", se roula et se mit à trembler de tout le corps. Pendant un instant d'accalmie, il déclara qu'il était possédé par les démons. Il hurla toute la nuit, et fut guéri le lendemain. Mais, quelque temps après, il eut un second accès, prit un couteau et menaça de tuer qui l'approcherait. Telles sont les funestes vengeances qu'exercent les Esprits dont on envahit le territoire. Il est surtout dangereux de manger en leur présence. Un Soudanais de l'escorte fut vu par un Walamo pendant qu'il prenait son repas. Il ne s'en suivit rien pendant deux jours. Mais, le troisième jour le Soudanais devint fou. Il y eut encore une autre victime, un garçon paisible et paresseux, que rien ne prédisposait à la folie. Le capitaine Welby résolut alors de défier lui-même les Walamos, et, pendant qu'ils étaient une centaine à roder autour du camp, il se fit héroïquement servir à déjeuner. Le capitaine a l'estomac excellent ; pendant tout son voyage, il n'a jamais senti de malaise. Les démons avaient donc affaire à forte partie. Mais que peut même l'estomac du plus brave sujet de Sa Majesté Britannique, contre les puissances de l'Esprit ! Le capitaine Welby eut une indigestion, d'une sorte qu'on peut appeler surnaturelle. Il revint à Londres, mais il n'a pas encore osé conclure.

Il semble que le meilleur moyen que l'on ait encore trouvé de lutter contre l'alcool soit de lui opposer une autre boisson dont l'effet excitant puisse être comparé à celui des boissons alcooliques.

Tel est le thé, qui a décidément pris l'avantage sur l'alcool en Angleterre, en Suède et en Norvège, et qui en est en voie d'obtenir le même succès en Russie.

Le thé fut importé en Russie en 1838. Aujourd'hui, sa consommation atteint 48 millions de kilos par an. Un habitant de Saint-Petersbourg en consomme de 1 kilo $\frac{1}{2}$ à 2 kilos par an, tandis qu'un paysan n'en consomme guère que de 150 à 300 grammes.

Tandis, que le thé et le sucre coûtent aux Russes 330 millions de roubles, soit 264 millions de dollars par an, l'eau-de-vie, la bière et le vin lui coûtent encore 700 millions de roubles, soit 560 millions de dollars environ.

La victoire du thé, malgré son usage si répandu, et, devenu une habitude vraiment nationale, n'est donc pas encore complète.

En tout, la Russie dépense, thé, sucre et boissons alcooliques, réunis, plus d'un milliard de roubles, c'est-à-dire près de 1 milliard de dollars, soit le quart du revenu de l'Etat.

La capitale seule consomme pour \$17,600,000 de thé et de sucre et pour \$40,000,000 de boissons alcooliques.

Un rédacteur du *Journal de Paris*, qui a pu débarquer à Sainte-Hélène, lui envoie les détails suivants sur la captivité de Cronje :

"Chose singulière, la garde du héros de Paarde-Berg, le général Piet Cronje, et celle de son entourage, consistant en sa femme, son petit-fils et son secrétaire particulier, a été remise aux autorités civiles. L'intrépide vieux chef habite une maisonnette nommée "Kent Cottage", ou il est gardé nuit et jour. Kent Cottage est une résidence rurale, ressemblant beaucoup à une maison ordinaire hollandaise. Les canons du fort de "High Knoll", plus élevé qu'elle et à environ 800 verges de distance, la dominent. Ce cottage est à environ 972 verges de la maison du gouvernement, "Plantation House", résidence de campagne, et où habitent le gouverneur de l'île et sa famille. Il est, en outre, contigu à la résidence du consul de Hollande et à celle de l'évêque protestant de Sainte-Hélène.

"Depuis son arrivée, le général n'a pu obtenir d'être considéré comme "prisonnier sur parole". Il en a été de même pour son entourage jusqu'en ces derniers jours. Cronje a néanmoins assisté aux prières de son culte trois ou quatre fois, au camp de Deadwood, distant de sa prison d'un peu plus de 5 milles. Chaque fois, il était accompagné d'une garde anglaise, et, en raison de la distance, une voiture lui était accordée.

"Son arrivée au camp des prisonniers boers produisit une émotion profonde. Tous ceux qui s'étaient battus sous ses ordres avec acharnement, à Paarde-Berg, et qui avaient fini par être écrasés sous le nombre, accoururent en foule à la clôture du camp, faite de fer épineux. Ils se découvrirent à son passage à l'entrée du camp. Leurs saluts furent rendus de même, et Cronje souriait pour cacher son émotion. Entré dans le camp, il fut tout de suite entouré de ses fidèles lieutenants, de ses soldats, qui tous voulurent lui serrer la main. Mme Cronje, qui accompagne toujours son mari, fut aussi reçue cordialement de même que le secrétaire particulier du général."

Un "équivalent" étant contenu dans la définition même de l'objet dont on cherche l'analogie, il y a longtemps que la religion, la philosophie et la poésie ont trouvé l'équivalent de l'homme.

C'est un être créé à l'image de Dieu, nous disent les Saintes Ecritures.

Un roseau pensant, ajouta Pascal.

Un Dieu déchu, chante Lamartine.

Un bipède-bimane, affirment les naturalistes.

Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme, a dit le fabuliste.

C'est une intelligence supérieure servie par des organes ont écrit les philosophes.

Voilà qui pourrait suffire : toutes les aspirations comme tous les orgueils y trouvent leur compte.

Eh bien, la science anglaise n'est pas satisfaite, et voici ce qu'elle a trouvé.

Un homme équivaut à 835,000 allumettes... (étant convenu que toutes sont bonnes). Avec le phosphore accaparé par son organisme, on fabriquerait aisément 8,350 petites boîtes. Lorsque tout le monde saura cela, la modestie aura vécu, car chacun se croira le cerveau lumineux.

Ce n'est pas tout. Un homme représente à l'état latent 15 à 16 livres de chandelle. Cette dernière, comme on le sait, est faite de suif, et le suif est le nom commercial de la graisse. Etant chargé de tant de matières combustibles, il n'est pas étonnant que l'homme soit parfois enclin à brûler la chandelle par les deux bouts.

Maintenant l'homme équivaut encore à un sou de clous ; un sou de sel et deux sous de sucre : c'est peu. Mais il se rattrape en albumine et en eau ; il immobilise pour lui tout seul de quoi fabriquer cent douzaines d'œufs et remplir 90 litres.

Le savant anglais, auquel nous devons ce travail, ajoute qu'au prix actuel des différentes denrées énumérées ci-dessus, un homme, quel qu'il soit — car tous sont égaux devant la chimie — vaut en moyenne douze sous la livre.

LA JEUNE MÈRE



Savez-vous tout ce qu'il y a de douceur, de tendresse, d'amour dans cet être si délicat que les bébés appellent "maman," et que Dieu mit sur la terre pour que l'homme ne soit pas seul?

Savez-vous combien il est urgent de lui conserver une bonne santé, et combien il vous sera plus profitable de payer des comptes de plus en plus gros chez le boulanger que chez l'apothicaire.

Bien des hommes négligent la santé de leurs femmes quand c'est presque toujours sur elles que retombe le soin d'élever une nombreuse famille.

Ils les voient maigrir, s'épuiser par le dévouement qu'elles dépensent pour les êtres qui leur sont chers, et ne cherchent pas à les rétablir, à leur donner des joues roses, de l'embonpoint, et de squelettes vivants en faire des mamans vigoureuses, au sang rouge et vermeil, débordantes de santé et de force.

Mère qui souffrez, ne désespérez pas. Il y a de l'espoir encore pour vous, peu importe la gravité de votre mal. Il suffit de vous décider une fois pour toutes à commencer le traitement par les

Pilules de Longue Vie

(BONARD)

qui ont opéré tant de guérisons et soulagé tant d'infortunées que l'anémie, la débilité, entraînaient vers une tombe prématurément entr'ouverte. Fuyez pour toujours la table d'opérations et ses tortures. C'est votre sang qui a besoin d'être renouvelé, et le sang c'est la vie.

Les témoignages irrécusables des guérisons obtenues grâce aux Pilules de Longue Vie nous viennent de partout. En voici un pris au hasard d'une longue file de lettres reçues à nos bureaux.

LA C^{IE} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,

Messieurs—Il y a longtemps que je souffrais, il y a longtemps que je traînais une vie de misère, d'angoisse et de peines, ma santé était délabrée, j'étais faible comme un enfant et la moindre fatigue me causait une douleur que je ne puis dépeindre, j'avais du dégoût pour tout, l'affection des miens même me pesait et je désespérais de jamais recouvrer la santé. Je suis heureuse maintenant de dire qu'après avoir écouté les sages conseils d'une amie qui avait été affligée comme moi des maux particuliers à notre sexe, j'ai suivi un traitement avec les Pilules de Longue Vie; j'ai éprouvé un mieux sensible, et, persévérant avec confiance dans le traitement prescrit, j'ai complètement recouvré la santé. Je vous suis très vivement reconnaissante de ce que votre remède a fait pour moi.

Votre bien dévouée,

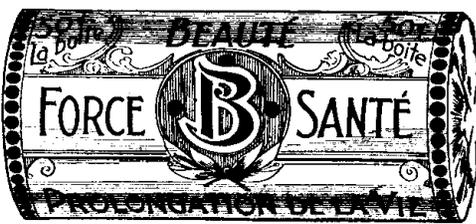
MADAME AUDETTE.

Ce témoignage est bien suffisant pour démontrer l'excellence des Pilules de Longue Vie, mais nous tenons à prouver que nos avancés sont basés sur les faits, et c'est pourquoi nous offrons à toute personne, qui nous enverra son adresse ainsi qu'un timbre de 2 cents, une boîte de pilules gratuitement. Vous pouvez aussi consulter nos médecins gratuitement, en écrivant ou en venant à nos bureaux, au N^o 202, rue Saint-Denis, de 9 heures du matin à 6 heures du soir.

LA C^{IE} MÉDICALE FRANCO-COLONIALE, 202 RUE ST-DENIS, MONTREAL.



NO 2



ANALYSES GRAPHOLOGIQUES

La graphologie n'est rien moins que la photographie de l'âme.

Envoyez une page de l'écriture naturelle de la personne dont on veut connaître le caractère, avec sa signature, c'est-à-dire que cette écriture soit prise dans une lettre qu'on ne savait pas destinée à une analyse; il faudrait également que l'écriture ne soit pas une dictée.

Joignez à l'envoi DIX CENTS en timbres-poste, et l'analyse paraîtra suivant l'ordre de sa réception.

Adressez comme suit: Graphologie, LE MONDE ILLUSTRÉ, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Si l'on désire une réponse détaillée par lettre particulière, joignez la somme de 50cents en mandat ou bon de poste.

RÉPONSES AUX CORRESPONDANTS

Hypolitine J. M.—Estime exagérée de vos talents ou position sociale; prétention; imagination exaltée; le cœur est bien disposé à être utile à votre prochain mais la tête vous en empêche; vous changez continuellement de résolutions, vous n'avez jamais la même idée; facile à influencer; irréflection prime-sautier; distraction; aversion de l'étiquette, vous avez un caractère très complexe, très irrégulier; obstination douce; mélancolie; confusion d'idée; matérialisme; franchise; naïve; penchant à dire la vérité; originalité; désordre; manque de précision; sensibilité; nature aimante.

Gloire de Dijon.—Élévation de caractère; grandeur; goûts de manificence; esprit de protection; ambition; volonté forte, mais douce; nature dévouée et générosité sans prodigalité; franchise de nature, mais ruses acquises par l'expérience; variabilité de résolutions et d'idée; inattention; nature hardie; esprit vigoureux; nulle timidité; nature sensuelle; vivacité; exaltation qui gêne le jugement, mais qui laisse encore une certaine action à la lucidité d'esprit; empire sur la passion; la tête surveille; gratitude; dédain de la flatterie.

L. Blanche M.—Matérialisme; sécheresse; rigidité; agressivité; prudence; portée à juger en mal; obstination; vivacité; désordre; économie; dissimulation; hypocrisie; bizarrerie; absence d'orgueil et de prétention; jugement sain; imagination pondérée; manque de goût; idéalisme; plus penseur que réalisateur; ténacité; sensibilité; volonté faible; caprice; tristesse.

LA MONTRE ET SON RESSORT

Tous les organes essentiels de la vie dépendent directement de la qualité du sang, comme la montre dépend de son ressort. Les PILULES de LONGUE VIE du CHIMISTE BONARD purifient le sang, lui rendent sa force épuisée par l'anémie, les hémorragies ou autres causes.

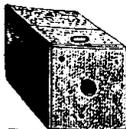


Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. sûr, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. McGale, 2123 Notre-Dame Street, Montréal



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe quel petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypo" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de directions, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 25 de plumes en verre à 1 lb. chacune. Elles ont au delà de 50000 de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite LM Toronto.



TIMBRES

La plus chic boîte à timbres que vous avez jamais vue. Faite d'aluminium-argent en forme d'un livre. Vos initiales magnifiquement gravées sur la couverture gratuitement. Vous voudrez en avoir une douzaine pour vos amis quand vous en aurez obtenu une. Mallette pour 15c. ou 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto.

Edouard Charles.—Vos qualités sont : dévouement ; toujours disposé à être utile à autrui ; sensibilité ; amour ; douceur ; prudence ; ordre ; précision ; absence de prétention ; juste estime de vous-même ; absence de faste. Vos défauts sont : sensualité ; ruses ; diplomatie peu loyale ; porté à juger en mal ; esprit d'insouciance ; esprit rétrograde ; trop forte imagination, causant surabondance d'idées ; vous craignez trop l'opinion publique. Vos aptitudes sont : don d'influencer et capable de mener à bonne fin vos entreprises ; réalisateur.

Ange Séraphin.—Goûts recherchés ; esprit mal fait, désordonné ; esprit romanesque ; bizarre ; mauvais goûts littéraires ; dissimulation ; ruses ; esprit rétrograde ; caractère très irrégulier ; résolutions changeantes ; vivacité ; désordre ; grande imagination ; esprit de contradiction ; économie ; douceur ; sensibilité ; absence de sens esthétique ; irréflexion ; nature simple à allure libre ; indécision ; timidité ; volonté forte ; sentiments de la maîtrise ; persistance dans les affections, malgré la mobilité ; la tête surveille le cœur.

Spes.—Caprices ; inégalité d'humeur, et de résolutions ; coquetterie ou prétention ; estime exagérée de vos talents ou de votre position sociale ; goûts de vie brillante ; vivacité extrême ; despotisme ; simplicité de manières ; nature sensuelle ; économie ; ordre ; sensibilité ; volonté forte ; dédain de tout acte cérémonieux ; absence de préjugés ; jugement sain ; manque de délicatesse ; décision vite prise ; ardeur ; ambition ; logicien ; réalisateur ; imagination excitée mais contenue.

Bona fide.—Orgueil de comparaison ; imagination vive causant surabondance d'idées ; caractère absorbé en lui-même ; terre à terre ; goûts communs ; gourmandise ; sensualité ; aucun sentiment de délicatesse ; originalité ; retenue de la pensée ; susceptible de mensonges ; crainte de dépense ; grand cas d'argent ; nature mobile que tout emporte tantôt dans un autre ; irréflexion ; manque de jugement. Votre raisonnement ne tient pas debout ; c'est justement vers l'âge de 15 à 18 ans que le caractère change le plus. Les mêmes signes se rencontrent dans une belle écriture comme dans une vilaine. Consultez un ami désintéressé sur le résultat de cette analyse.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consomption, la Bronchite, le catarrhe l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses ; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'enverrai gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.

W. A. NOYES, 335 Power's Block, Rochester, N. Y.

DEVILENE Un sifflet perçant, et pénétrant qu'éveillera tout le voisinage. C'est justement l'article qui convient aux chasseurs dans le bois. Par la maille 10c. ou 3 pour 2c. McFarlane & Co., Toronto, Can.

Melle Eva Routhier Salon de Modes Parisien
1777 Rue Ste-Catherine
MONTREAL.

COLONIAL HOUSE

Square Philippe

**Departement des Merceries
POUR HOMMES**

- Sous-vêtements en laine naturelle, convenables pour l'automne, 90c le morceau, en montant. **90c**
- Sous-vêtements en laine naturelle, (corps à devant et dos double) \$1.50 le morceau. **\$1.50**
- Sous-vêtements en mérinos blanc, fini très doux, \$1.60 le morceau. **\$1.60**
- Demi-Bas en cachemire noir, couleur garantie, talon, semelle et bouts doubles, à 25c, 30c, 40c, 50c et 65c la paire. **65c**
- Aussi, une très bonne ligne à 35c la paire, ou 3 paires pour. **\$1.00**

CHEMISES BLANCHES "COLONIALES"

Vêtement de coupe parfaite, valeur sans égale, \$1.00.
Tous les prix ci-dessus sont moins 5 p.c. pour argent comptant.

Les commandes par la poste reçoivent une attention toute particulière.

HENRY MORGAN & CO.
MONTREAL

GRATIS Nous donnons ce splendide couteau aux personnes qui voudront seulement 1 douzaine de pièces de monnaie Japonaises rares à 5 cts. chacune. Ces pièces de monnaie sont finis en or, en argent et en cuivre exactement comme elles nous arrivent de Tokio, Japon. Peu de personnes ont déjà vu une véritable pièce de monnaie Japonaise et sont tellement surpris de leur belle apparence, qu'il suffit de quelques minutes pour en vendre une quantité. Écrivez et nous vous enverrons les pièces de monnaie. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons franco par la poste, ce magnifique couteau à quatre lames très bien trempées, bouts bruisés, intérieur en cuivre, et manche en nacre de perle poli. Premium Supply Co., Boite 1502 Toronto.

GRATIS

.. TEL. BELL 1387 ..

Royal Silver Plate Co.

**PLAQUEURS EN OR
ET EN ARGENT...**

Vieilles Argenteries Réparées et Replaquées.
PRIX MODÉRÉS.
40, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

GRATIS Complet avec accessoires et instructions. Pose un portrait 2x2 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de Hypo, 1 châssis à imprimer, 1 plat à développer, 1 paquet de révélateur, 1 "set" de directions, 1 bain vitrage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argent, 1 paquet de papier rubis. Camera et accessoires emballés avec soin et envoyés tous frais payés, aux personnes qui voudront seulement 10 épingles à cravates à 1c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons et ornées de belles pierres imitées de Diamants, Rubis et Émeraudes. Elles sont de bonne qualité, et pour cette raison, très faciles à vendre. Envoyez cette annonce, avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre Camera tous frais payés. THE GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÉT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'ÉTAT
FIEVRES - ÉPHEMÈRE avec les
PILULES AN. ONIC
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr.
M. MALAYANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCARY.

GRATIS cette magnifique petite montre de dame aux personnes qui voudront seulement 2 douzaines d'épingles à cravates à 1c. chacune. Les épingles sont très bien finies en or, et ornées de très belles pierres imitées de Diamant, Rubis et Émeraudes. Elles sont de très bonne qualité et se vendront facilement. Le cadran de la montre est très bien orné, avec aiguilles les en or, elle tient très bien le temps. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez nous l'argent et nous vous expédierons votre montre tous frais payés. GEM PIN CO., Boite 1503 Toronto.

Florinette.—Prétention ; orgueil de supériorité ; décisions vite prises ; activité ; vous cachez votre pensée ; obstination ; nature personnelle et susceptible ; vivacité ; volonté forte ; manque de précision ; sensibilité extrême ; défiance ; crainte du qu'en dira-t-on ; jugement sain ; imagination vive ; discrétion ; nature aimant ou haïssant avec passion ; franchise ; humeur peu changeante.

Encaquée.—Politesse ; jugement sain ; formation d'idées lente ; simplicité de manières ; quelques petites prétentions ; satisfait de vous ; nature sensuelle et affectueuse ; sensibilité débordante ; obstination ; goût du beau ; délicatesse ; franchise ; absence de caprice ; humeur toujours égale ; impressionnable ; facile à influencer ; caractère encore jeune ; ordre et propreté ; nature passionnée orgueil de comparaison.

Amateur des roses.—Impossible de faire de la graphologie avec des adresses de lettres. Nous nous servons de ces spécimens que pour les majuscules ; ici, ces majuscules m'indiquent : goûts recherchés ; esprit mal fait ; désordonné ; exaltation ; esprit romanesque ; orgueil ; sensualité ; puis dans les minuscules et dans l'autre spécimen sans être certifié ; retenue de la pensée ; habileté commerciale ; aptitude à préparer l'avenir.

Sensitive.—Goûts de vie élevée ; esprit aristocratique ; orgueil de supériorité ; imagination trop vive, causant surabondance d'idées ; timidité ; nature très peu disposée à se sacrifier pour le bien d'autrui ; goût artistique et original ; politesse cérémonieuse ; délicatesse d'esprit ; coquetterie de jeune fille ; tient à se faire aimer ; obstination douce ; vivacité extrême ; exaltation ; esprit romanesque et aventureux ; nature sensuelle et aimante ; franchise et ouverture d'âme ; dédain de toute bassesse ; caractère très irrégulier et capricieux ; amour du confortable, mais économie imposée.

(Voir page 883)

INSTITUT DU DR. W. LYONS-GAUTHIER
No 327, rue Saint-Denis, Montréal, pour le traitement des maladies des yeux, du nez, de la gorge et des oreilles. Guérison du catarrhe. Tél. Bell, Est, 708.
Consultations gratuites.

ILS NE SE COMPTENT PAS
Ceux qui savent apprécier la valeur du BAUME RHUMAL sont incomtables.

BOUTON ELECTRIQUE.
Une imitation exacte de la cloche électrique, faite d'érable très bien poli, avec bouton en ivoire noir. Peut être fixé au-dessus de la poche de vest, et donne à l'étranger curieux un choc quand il touche l'aiguille cachée. C'est l'article le plus amusant. Par la poste 10c. ou 3 pour 2c. Envoyez pas de timbres. McFarlane & Co., 110 Rue Yonge, Toronto.

HOTEL RICHELIEU
Nouveau propriétaire
L. A. COTÉ
Ex-Gérant de
L'HOTEL RIENDEAU
L'Hôtel a été restauré. Il y aura une direction sans reproche. Excellente cuisine et chambres confortables. Prix populaires.

Crayon à Charme Magnifiquement gravé, breloque de montre jolie et utile, et on peut faire entrer ou sortir en vissant le no de plombe tel qu'esquisse. Par la maille 10c. ou 3 pour 2c. McFarlane & Co., Toronto, Ont.

Que Buvez-Vous Durant les Temps Chauds?

Quand vous avez chaud, que vous êtes fatigué et altéré, les Spiritueux aggravent votre condition et les breuvages glacés ne vous donnent qu'un soulagement temporaire. Une cuillerée de

Abbey's Effervescent Salt,

dans un verre d'eau fraîche ordinaire est le breuvage le plus rafraîchissant et réconfortant que vous puissiez obtenir. Non seulement il étanche la soif, mais il diminue la température du sang. Il est meilleur et coûte moins cher que n'importe quelle eau minérale ou soi-disant breuvage d'été.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette préparation sans égale peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. En vente chez tous les pharmaciens à 25c et 60c la bouteille.



N'envoyez pas d'argent—envoyez tout simplement votre adresse et le nom de votre bureau d'express le plus rapproché et nous vous expédierons et enverrons un de ces magnifiques télescopes, pour que vous puissiez l'examiner avec soin. On peut s'en servir pour une foule d'usages, pour la chasse—pour examiner les objets éloignés—en un mot on peut paître une foule d'infinis de plaisirs et d'avantages. Nous avons acheté un nombre considérable de ces télescopes valant de \$10 à \$15 à un prix beaucoup moindre que celui du gros, et nous voulons les écouler immédiatement. Ils sont pourvus de lentilles achromatiques polies avec le plus grand soin. Les tubes du télescope sont faits de cuivre le plus pur, ajustés avec tant de soin qu'ils sont parfaitement à l'épreuve de la poussière. Le tube extérieur est couvert de beau maroquin et les extrémités sont protégées par des douilles en cuivre. Nous expédions le télescope dans une boîte portative en cuivre à l'épreuve de l'eau. Si vous désirez vous procurer un de ces magnifiques télescopes à ce prix exceptionnellement bas, écrivez immédiatement, une carte postale suffira. Ensuite, allez à votre bureau d'express, examinez notre télescope soigneusement et si vous êtes parfaitement convaincu qu'il possède toutes les qualités que nous lui attribuons, et que c'est un véritable bargain, payez à l'agent d'express, et il est à vous. Si vous n'êtes pas entièrement satisfait, la compagnie d'express le retournera à nos frais, vous n'aurez absolument rien à payer. Si quand vous nous écririez, nous n'en avons plus, nous vous en avertirons par le retour du courrier.

\$4.85

McFARLANE & CO., Boîte 1501 Toronto, Canada.

EXAMINER NOS MEUBLES

- De bons meubles peuvent subir l'examen le plus minutieux.
- Ils sont faits de bois choisis et on fait ressortir le grain en les polissant.
- Ils sont assemblés de la meilleure manière possible et l'examen le plus minutieux ne peut faire voir la trace de clous ou de colle forte.
- Ils sont élégants quant aux dessins et vous n'en trouverez pas de semblables dans toutes les demeures que vous visiterez.
- Ils sont vendus à presque les mêmes prix auxquels sont vendus les meubles de qualité inférieure des autres fabriques.

RENAUD, KING & PATTERSON,
652, rue Craig. 2442, rue Ste-Catherine, - Montréal.

AUTOMNE 1900

Nous sommes à votre disposition avec le meilleur stock de chaussures d'automne et d'hiver que nous ayons jamais exhibé. Nos marchandises nouvelles sont dans les derniers goûts comme style et fini. La qualité est toujours une des principales particularités de nos bottines et de nos souliers bien que nos prix soient invariablement les plus bas du marché, si l'on considère que nous n'employons que des bons matériaux et les meilleurs ouvriers.



RONAYNE BROS
2027

Coin de la rue Notre-Dame et du Sq. Chaboillez.

LOUPE Puissante loupe très bien finie en nickel. Précieuse pour les banquiers, mineurs ou cultivateurs pour examiner le quartz contenant l'argent et les graphites. Utile pour les étudiants et amusante pour tout le monde. Par la poste, 15c., 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto.

ON DEMANDE à placer \$34,000
par Petit Montant à taux bas.
JEAN-CH. BRAZIER.
Bell Tel. M. 2784. 97, ST-JACQUES.

MAGIC BANK Longueur 21 pouces, fortement en argent. Contient \$5.00 en pièces de 10c. Le registre montre le contenu en dollars et centimes. Par la poste 15c. ou 2 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Ont.

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGENIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
107 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

C'EST UN PIPE
La seule pipe qu'un ne puisse distinguer d'un cigare. Fait d'amante. Contient une grosse pipée de tabac et dure des années. Echantillon de 25 cents envoyé par la poste aux agents moyennant 10c. en argent. McFarlane & Co., Toronto.

Le Passe-Temps
est une superbe revue musicale, avec texte et musique qui paraît tous les quinze jours. Intéressante et utile pour professeurs et élèves, 8 pages de texte et 16 pages de musique choisie; musique de piano, d'orgue, de violon, de mandoline, duos, etc. Une magnifique prime est donnée aux abonnés d'un an. En vente partout, 5 cents le numéro. Abonnement, \$1.50 par année. S'adresser à J.-E. Bélaïr, éditeur 58 rue Saint-Gabriel, Montréal.

Serviettes de Table Japonaises Faites d'étoffes molles, ressemblant à la soie, qu'on ne trouve qu'en Extrême Orient. Homme grandeur 15x13 pouces, et estampeés en couleurs de fleurs orientales. Une vraie nouveauté. Une douzaine, par la poste, 10c. McFarlane & Co., Toronto, Can.

Léo.—Brusquerie; irréflexion; désordre, et ce qu'il y a de remarquable c'est que vous voyez ces défauts et que vous cherchez à vous en corriger; recherche du mieux; philanthropie; orgueil de vous-même; humeur très inégale; obstination; caprice; légèreté d'esprit; vous aimez à badiner et à rire; vos changements de résolutions vous font passer des dispositions d'égoïsme, au dévouement; malgré votre excitation et imagination vive, vous avez un bon jugement et un esprit lucide; absence de prétention et de toute manière cérémonieuse; cœur aimant et sensible, mais la tête règne en maîtresse; juste milieu entre l'économie et la prodigalité.

Portique de Venise.—N'avez pas peur de montrer le résultat de votre analyse graphologique. Il est vrai que vous êtes d'une promptitude extrême et que vous aimez à prédominer, mais ces défauts sont beaucoup atténués par votre douceur. Gourmandise, sensualité; orgueil de supériorité; prétention; affabilité; bonté; nature rayonnante; toujours prêt à protéger le faible; jugement sain qui résiste aux écarts de votre exaltation; défiance; sympathique; communicatif; esprit délié saisissant bien les nuances des choses.

Fille aux yeux bleus.—Caractère encore enfant; simplicité; naïveté; sensibilité débordante; facile à influencer; aucune notion d'économie; manque de goût et de grâce; quelques petites prétentions; caprices; résolutions changeantes; gourmandise; ordre; vous cachez votre pensée.

P. O. N...
Professeur de graphologie.
(A suivre)

EFFICACITE RECONNUE

Le BAUME RHUMAL est le remède le plus efficace et le moins coûteux pour les affections de la gorge et des poulmones.

LE VIN DES CARMES

J'ai employé le VIN DES CARMES dans plusieurs cas de dyspepsie par défaut d'action du foie, et je m'en suis fort bien trouvé.

Il m'a aussi rendu de précieux services chaque fois que j'ai eu à traiter des jeunes filles et des femmes anémiques, dont l'estomac affaibli ne pouvait supporter les préparations ferrugineuses.

Comme le VIN DES CARMES ne contient pas de fer, sous aucune forme mais au contraire des toniques végétaux facilement assimilables, il convient parfaitement à tous les estomacs. Je le recommande fortement aux personnes à pales couleurs qui ont besoin de récupérer leurs forces en gagnant de l'appétit.

V. DICK, M.D.
Ste-Anne de Beauré, 16 octobre 1899.

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyé sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McG 2123 Notre-Dame Street Montréal

FLAGEOLET 30c
Fait de nickel très bien poli. 14 pouces longueur, très bien accordé et réglé. Un instrument d'orchestre valant également un dollar. C'est l'offre la plus attrayante que nous ayons jamais faite. Expédié par la poste, pour 30c. MCFARLANE & CO., 110 Rue Yonge, Toronto, Ont.

LES REPROUVES

PREMIERE PARTIE

“ La malheureuse femme fut entraînée à l'auberge de Shorncliffe ; on la mit dans une écurie, je crois, ou dans un grenier, ou dans quelque endroit du même goût. C'était assez bon pour elle ; car ce n'était qu'une misérable vagabonde qui, dans sa folle ivresse, avait eu l'audace d'attaquer le maître de Jocelyn's-Rock. Elle fut placée dans un grenier au-dessus de l'écurie, et, quand on vint la chercher le lendemain matin, on ne la retrouva nulle part. Pardonnez-moi, on la retrouva, mais pas dans les environs de l'auberge ; on la trouva noyée dans l'Avon, et son cadavre traversait le cimetière de Lisford cinq minutes avant votre union avec celui qui avait été son mari. Oh ! oui, lady Haughton, je ne vous ai dit que la vérité quand je vous ai assuré que votre mariage était parfaitement conforme à la loi du pays ; il y avait quelques heures que sa femme était morte.

— Je ne vous crois pas ! s'écriait Laure Jocelyn d'une voix brisée par les sanglots. Je ne sais quel motif vous pouvez avoir pour venir m'apprendre cette histoire ; mais rien que l'aveu de mon mari lui-même ne pourra me faire croire qu'il m'a trompée.

— Vous êtes très incrédule, lady Haughton. Mais pourquoi ne pas aller à Philippe Jocelyn, lui raconter ce que je vous ai dit, et, si mes assertions sont fausses, le laisser les réfuter ? ”

Laure garda le silence pendant quelques instants, et Arthur entendit de nouveaux sanglots sourds et nerveux.

“ Non, mon mari est malade, dit-elle ; je ne puis le troubler.

— Vous avez peur d'aller le trouver, lady Haughton, répondit M. Vernon ; vous avez peur. Vous savez que je vous ai dit la vérité. Je vous en dirai même plus long ; cette malheureuse femme, la première femme de votre mari, a été attirée loin de Shorncliffe et lâchement assassinée par Philippe Jocelyn, l'homme que vous aimez. J'ai la preuve du crime de Philippe Jocelyn et je saurai quel usage j'en dois faire. Regardez en arrière, lady Haughton... regardez en arrière et rappelez-vous tout ce qui s'est passé devant vous et votre époux, et dites-vous si toutes les circonstances du passé ne conduisent pas à une conclusion. Votre mari est malade, dites-vous ? Vous dirai-je pourquoi il est malade ? Il succombe sous le poids d'une conscience coupable. C'est le remords qui sape sa vie jusque dans sa racine. Jugez vous-même si c'est un désordre ordinaire qui l'a ainsi abattu.”

Il y eut un silence pendant un moment. Puis d'une voix grave et résolue, Laure reprit :

“ Pourquoi êtes-vous venu me faire cette histoire ? ”

— Parce que vous êtes la personne la plus intéressée au bonheur et à la prospérité de lord Haughton, et c'est avec vous qu'il faut que j'arrive à m'entendre ; savoir si je dois garder cette affaire secrète ou faire mon devoir, et venger la mort de la femme de Philippe Jocelyn.

— Non, monsieur, répondit Arthur Lovel en franchissant le seuil de la dernière chambre tout en parlant, ce n'est pas avec lady Haughton, mais avec moi qu'il faut vous entendre.”

A la vue soudaine de ce jeune homme, qui entra dans la chambre la tête hautaine et l'œil brillant du feu de l'indignation, le vaillant Herr von Voltercho. se troubla un peu, mais il se remit assez vite, et ce fut avec un ton de suprême insolence qu'il dit :

“ Il me semble, lady Haughton, que vous avez des gens qui écoutent à vos portes ? ”

— Non, monsieur, répondit Arthur, mais dans cette circonstance lady Haughton se trouve sous la main de

son ami et son conseiller légal au moment où elle a grand besoin de ses services.”

Herr von Volterchoker sembla un peu décontenancé par ces paroles de mauvais augure... “ son conseiller légal.”

Laure essaya de faire quelques pas, puis se jeta aux genoux d'Arthur Lovel.

“ Cela n'est pas vrai, s'écria t-elle, cela ne peut pas être vrai. Oh ! Arthur, parlez-moi, par pitié, donnez-moi quelque rayon d'espérance, car cet homme m'a presque rendue folle... dites que cela n'est pas vrai.

— Je ne crois pas qu'il ait dit toute la vérité, Laure, répondit Arthur Lovel relevant la jeune femme égarée ; il peut avoir dit une partie de la vérité, peut-être, et un peu de vérité étendue d'une grande dose de mensonge, est ce qui constitue la terrible machination pour laquelle bien des hommes ont subi la punition de crimes qu'ils n'avaient jamais commis. Asseyez-vous, Laure, asseyez-vous et calmez-vous. Laissez-moi parler à cet homme.

— Cet homme a un nom aussi bien qu'un autre, observa M. Vernon avec insolence, et pendant que vous y êtes vous feriez aussi bien de vous en servir. Mon nom est Vernon, à votre service. Stephen Vernon, de Vert-Cottage, Lisford.”

Il se jeta sur une chaise basse près de la fenêtre tout en parlant, et étendit ses longues jambes, mais il n'était en aucune façon aussi à l'aise qu'il l'avait été avant l'arrivée d'Arthur, bien qu'il essayât de surmonter sa gêne dissimulée par une fanfaronnade exagérée.

“ Pourquoi vous êtes-vous présenté ici avec cette histoire de lord Haughton ? demanda Arthur avec le ton froid d'un homme d'affaires, si vous êtes un honnête homme ; et si vous désirez faire usage de vos renseignements en faveur de la société, pourquoi ne pas aller droit au premier magistrat et lui raconter ce que vous soupçonnez ? ”

— Oh ! Arthur, s'écria Laure, est-ce ainsi que vous me venez en aide ? ”

Mais le jeune avocat ne prit pas garde à cette interruption. Il ne quitta pas des yeux la figure de Herr von Volterchoker.

“ Si vous êtes un honnête homme, portez vos doutes à l'endroit où ils doivent être portés, dit-il ; et ne venez pas ici en faire part.

— Mais supposons que je ne sois pas un honnête homme, lui répondit M. Vernon en se croisant les bras, et en regardant Arthur d'un air de confiance hypocrite, supposons que je ne sois pas un honnête homme ; dans tous les cas, pas plus honnête que la généralité de mon espèce. Supposons que je désire faire tourner mes renseignements à un bon chiffre, à mon bénéfice particulier et non à celui de la société en général. Si, ayant découvert ce secret, j'étais disposé à le vendre au meilleur acheteur ? Qu'en diriez-vous alors ? ”

— Alors vous êtes un misérable, répondit Arthur, et nous devons agir avec vous comme avec un misérable.

— Très vraisemblablement. Mais il arrive parfois qu'un misérable ramasse un gros diamant, et la pierre précieuse vaut tout autant que si elle avait été ramassée par l'archevêque de Canterbury.

— Mais si le prétendu diamant n'était seulement qu'un petit morceau de verre, M. Vernon ? Si votre secret n'était point un secret, mais juste une élaboration de votre joyeuse imagination ? Que faire alors ? ”

— Je puis prouver la moitié de ce que j'ai avancé dans moins d'une seconde, répondit M. Vernon ; je

puis prouver que Philippe Jocelyn était marié avant d'avoir épousé sa femme actuelle, car j'ai le certificat de son premier mariage dans ma poche.”

Il tira son portefeuille de sa poche pendant qu'il parlait, choisit le certificat dans un amas d'autres papiers, alla vers l'endroit où Arthur Lovel était assis, et tint le document ouvert devant lui pendant qu'il en fit la lecture.

“ Ce papier certifie le mariage de Philippe Jocelyn avec une nommée Agathe Pickchove, dit Arthur très froidement ; mais comment saurai-je que le Philippe Jocelyn ici mentionné est Philippe Jocelyn, lord Haughton ? ”

Il y eut un silence embarrassant après cette question.

Laure regardait ces deux hommes haletante, prenant un intérêt terrible à chaque parole qui était prononcée.

“ Oh, quant à cela, exclama Herr von Volterchoker, il est assez facile de le prouver.

— C'est possible ; mais cela reste à prouver. On ne trouve pas les gens ainsi coupables de meurtre sur d'aussi faibles preuves ; et les preuves que vous avez contre lord Haughton ne seraient pas suffisantes pour faire pendre un chien.”

M. Vernon mit le certificat dans sa poche. Il se rassit sur son siège, et s'amusa à ronger ses ongles avec fureur, comme un chien sauvage qui mâchonnerait un os volé. Il avait été facile d'effrayer une femme aimante, prête à s'alarmer au premier murmure de danger pour l'homme aimé. Mais c'était chose bien différente d'en imposer à ce jeune avocat qui se possédait si bien, et qui semblait jouir de toute la plénitude de ses moyens.

“ Peut-être aurais-je mieux fait d'essayer de faire usage de mes renseignements autre part,” dit le clown bientôt après.

Il était blême d'une rage concentrée, et sa voix tremblait en parlant.

“ Je crois vraiment que vous auriez mieux fait, répliqua Arthur avec une politesse exquise. Votre renseignement n'a eu d'autre effet, ici, que d'occasionner dans l'esprit de lady Haughton une inquiétude sans fondement.

— Très-bien, monsieur le conseiller légal, répondit le clown avec une ironie sauvage ; je ne doute pas de trouver acheteur pour mon secret. J'ai dit à lady Haughton que je possédais la preuve du crime de son mari. Elle saura que j'ai dit la vérité... quand il sera trop tard.”

Il mit son chapeau et se dirigea vers la porte.

“ Arthur ! s'écria Laure avec véhémence, vous ne laisserez sûrement pas partir cet homme ? ”

— Si son secret mérite qu'on l'achète, je le lui payerai, dit Arthur tranquillement. Je ne crois pas qu'il en soit ainsi. Mais si je suis un peu prompt à en venir à cette conclusion, que M. Vernon passe à mon cabinet demain, à deux heures. Je serai prêt à entendre tout ce qu'il pourra avoir à me dire,

— Je ne condescendrai pas à entrer dans aucune négociation avec vous, monsieur, répondit M. Vernon. Quand je discuterai de nouveau ce sujet, ce sera avec lord Haughton lui-même.”

Après quoi le clown s'en alla en se dandinant, suivi par Arthur Lovel qui le conduisait à l'escalier, et le confia à un des valets de pied oisifs qu'on trouvait toujours près de l'office.

Le jeune homme retourna alors auprès de Laure ; elle était debout près de la fenêtre, très pâle, mais calme. Elle avait essuyé les larmes de ses yeux gonflés ; mais l'expression de son visage était plus pénible encore que lorsqu'il était baigné par ses pleurs.

“ Arthur, dit-elle d'un ton suppliant, puisque vous avez entendu ce que cet homme a dit, je ne puis demander protection qu'à vous. Je sais que cela n'est pas vrai... cela ne peut pas être vrai ; mais je vous demande de protéger mon mari contre cet homme. Il peut y avoir quelque secret, quelque nuage dans la vie passée de mon Philippe, et, dans ce cas, je suis prête à supporter ma part du fardeau. Je l'aime, Arthur, je l'aime si tendrement, que, s'il y a des souffrances à endurer, je les supporterai volontiers pour l'amour

de lui. Je les supporterais volontiers pour l'amour de lui. Je les supporterais de grand cœur et avec joie si, en agissant ainsi, je pouvais lui sauver une torture."

Arthur Lovel se retourna vers la fenêtre, et regarda les taillis accidentés pendant que Laure disait ceci :

Ah ! ciel ! combien vainement il avait aspiré à l'amour de cette femme, et ce bonheur suprême lui avait été refusé, pour être si librement offert à Philippe Jocelyn, le bel étranger, une connaissance faite par hasard et datant de quelques semaines seulement. C'était bien cruel, pensait le pauvre Arthur ; mais il avait promis d'être un ami fidèle pour la fille d'Henri Dunbar, et il était certain de tenir sa promesse sans fléchir un instant.

"L'homme qui vient de quitter cette maison est un misérable et un escroc, Laure, dit Arthur peu après. J'ai examiné son visage tandis que je lui parlais. Il n'est pas en possession d'un secret de haute importance. J'ai vu faiblir l'esprit du lâche sous le masque du matamore. Il n'y a rien à craindre de lui. Mais il peut y avoir une certaine vérité dans ce qu'il a dit. Le certificat de mariage qu'il m'a montré peut faire connaître quelque mariage précédent de votre mari.

— Mais pourquoi Philippe me cacherait-il ce mariage ?

— Cette union peut ne pas avoir été très heureuse, ou contractée dans une condition si obscure que lord Haughton était trop orgueilleux pour la faire connaître.

— Je ne puis croire cela, dit Laure tristement. Je ne puis croire que Philippe désavouerait sa femme."

Arthur Lovel était silencieux, il se rappelait l'époque qui avait précédé le mariage de lord Haughton, et comment pendant un temps considérable il avait reculé l'aveu de son amour. Ceci ne prouvait-il pas en quelque façon l'assertion de M. Vernon que la première femme de Philippe Jocelyn ne mourut que bien peu de temps avant son mariage avec Laure Dunbar ? Mais Arthur était trop généreux pour révéler de semblables choses à la malheureuse femme, qui avait eu si vite besoin de consolation et d'appui.

"Ne vous laissez pas troubler par les calomnies de cet homme, dit-il ; ce sera à moi à examiner cette affaire tranquillement sans nuire aux intérêts de lord Haughton. En même temps je vous prie de chasser tout ceci de votre esprit.

— J'essayerai pour l'amour de mon mari.

— Il est donc très-malade ?

— Oui, très-malade. Il était déjà malade en quittant Paris, et il paraît bien plus mal encore ce matin. Je n'aurais jamais cru avoir une si triste arrivée à Jocelyn's-Rock. Je réclame votre appui, Arthur. Vous m'avez promis d'être mon ami, et j'ai bien besoin de votre amitié. Il faut que je vous dise adieu maintenant, car il faut que j'aille m'assurer si Philippe est un peu mieux. Voulez-vous rester à dîner avec nous, Arthur ?

Le jeune homme refusa cette invitation.

"Je vous serai plus utile ailleurs, Laure, dit-il. J'ai besoin de réfléchir avec calme sur cette affaire avant de décider comment je dois agir dans votre intérêt."

Il prit la main glacée de lady Haughton dans les siennes et la serra tendrement.

"Que Dieu ait pitié de vous, Laure, si des vœux dépourvus d'égoïsme pouvaient vous aider, les miens sont pour vous."

Il s'en retourna à Shorncliffe, et s'enferma dans la petite pièce dont il avait fait son cabinet de travail. Il fit au crayon un memorandum des particularités du certificat de mariage, et prit note du nom de la mariée, Agathe Pickchove, et celui de l'église où le mariage avait eu lieu. L'église était Ste-Marguerite, Westminster.

"Mon premier soin est de découvrir si le Philippe Jocelyn mentionné dans ce document est Philippe Jocelyn lord Haughton, se dit le jeune homme ; puis ensuite il faudra que je me renseigne sur la moralité de l'accusateur de Philippe Jocelyn."

III

LA LETTRE DE MARGUERITE

La vie paraissait bien vide à Clément Austin, quand il revint à Londres un jour ou deux après que Marguerite Wilmot eut quitté le *Grand Cerf*. Il raconta à sa mère que sa fiancée et lui s'étaient séparés ; mais il ne voulut pas en dire davantage.

"J'ai été cruellement désillusionné, ma bonne mère, et tout cela est plein d'amertume pour moi," dit-il.

Mistress Austin ne se sentit pas le courage de faire d'autres questions.

"Je pense que je dois me trouver satisfaite, Clément, dit-elle. C'est pour moi comme si nous avions vécu dans ces derniers temps dans une atmosphère d'énigmes ; mais je puis encore trouver le moyen d'être contente, Clément, tant que je vous aurai avec moi."

Clément retourna à Londres. La vie semblait pour ainsi dire s'être éloignée de lui, et il éprouvait ce qu'éprouverait un vieillard qui aurait perdu les heureuses chances de la vie, l'espoir du bonheur domestique et d'un nom honoré, et qui n'a plus rien à faire qu'à attendre patiemment que le lent courant de son existence vide se jette dans cette mer sans fond qu'on appelle la mort.

"Je me sens si vieux, ma mère, disait-il parfois ; je me sens si vieux !"

Pour un homme dont la vie a été très-occupée, il n'y a pas d'ennui plus insupportable que l'oisiveté.

Clément Austin sentait cela, et pourtant il n'avait pas assez de courage pour recommencer la vie, bien que des offres très-séduisantes lui eussent été faites par les maisons de commerce les plus considérables, dont les chefs étaient très désireux de s'emparer du caissier bien connu de MM. Dunbar, Dunbar et Balderby. Le pauvre Clément ne pouvait pas encore surmonter sa peine.

Sa désillusion avait été trop cruelle, et il n'avait pas eu le courage de se mêler au contact des rudes gens d'affaires et de recommencer la vie.

Il gaspillait les jours et les heures à réfléchir tristement sur le passé. Combien il avait été trompé, quel faible et malheureux fou il avait été, car il avait cru aussi fermement à la sincérité de Marguerite Wilmot qu'il avait cru aux cieux bleus qui étaient au-dessus de lui.

A la fin, une pensée nouvelle traversa l'esprit de Clément Austin, une pensée qui plaçait l'honorabilité de Marguerite Wilmot sous un jour plus mauvais encore que celui où elle s'était révélée par son propre aveu.

Il ne pouvait y avoir qu'une raison dans le changement subit de ses sentiments pour Henri Dunbar. Le millionnaire avait acheté son silence. Cette jeune fille qui semblait la véritable incarnation de la pureté et de la candeur, avait son prix, peut-être aussi bien que d'autres gens, et Henri Dunbar s'était acquis le silence de la fille de sa victime.

"C'était la connaissance intime de ce fait qui la faisait me fuir pendant cette nuit et crier qu'elle était une créature avilie, indigne d'être unie au sort d'un honnête homme. Oh ! Marguerite, Marguerite ! La pauvreté doit en effet être une rude école si elle vous a rendue capable d'une pareille dégradation !"

Plus Clément réfléchissait sur ce sujet, et plus il arrivait avec une certitude plus absolue à ce raisonnement que le silence de Marguerite Wilmot avait été ou acheté ou assuré par la frayeur par Henri Dunbar. Il se pouvait que le banquier eût effrayé la malheureuse enfant par quelque terrible menace qui pesait sur son esprit, et l'eût arrachée à l'homme qu'elle aimait, qu'elle aime encore, peut-être malgré ses dures paroles !

Clément ne pouvait croire complètement à l'avilissement de celle en qui il avait eu foi. Il allait et revenait sur le même terrain, essayant de découvrir cer-

taine circonstance cachée, inutile de dire à quel point elle était invraisemblable, mais qui aurait pu justifier la conduite de Marguerite.

Parfois, dans ses rêves, il voyait un visage bien connu qui le regardait d'un air pensif et presque de reproches, puis une figure sombre qui lui était étrangère venait se placer entre lui et cette ombre gracieuse, et dissipait la vision d'une main impitoyable. A la fin, à force de revenir toujours sur le même sujet, et de plaider la cause de Marguerite contre la triste et cruelle évidence des faits, Clément commença à considérer l'innocence de la jeune fille comme une chose établie.

Il y avait fausseté et perfidie dans cette affaire, mais Marguerite Wilmot n'était ni fautive ni perfide. Il y avait un mystère, et Henri Dunbar était au fond de tout cela.

"Il semble que l'esprit de la victime ait voulu troubler nos existences, et nous appeler pour le venger, pensait Clément. Il n'y aura pas de repos pour nous jusqu'à ce que le secret de l'acte commis dans le petit bois près de Winchester soit révélé au grand jour."

Cette pensée, qui assiégeait jour et nuit le cerveau de Clément Austin fit naître en lui une idée fixe. Avant de reprendre la tranquille routine de la vie, il se donna lui-même une tâche à accomplir, et cette tâche était la solution du mystère de Winchester.

Le lendemain même du jour où cette résolution avait pris une forme définie, Clément recevait une lettre de Marguerite Wilmot. La vue de cette écriture familière lui causa une sensation où se mêlaient la surprise et l'espérance, et ses mains éprouvèrent un léger tremblement alors qu'il déchira l'enveloppe. Cette lettre était soigneusement et brièvement rédigée.

"Vous êtes un brave cœur, monsieur Austin, écrivait Marguerite, et quoique vous ayez des raisons pour me mépriser, vous ne refuserez pas de recevoir mon témoignage en faveur de celui qui a été fausement soupçonné d'un crime terrible, et qui a besoin de justification. Henri Dunbar n'est pas le meurtrier de mon père. Le ciel m'est témoin, que ceci est la vérité, et je sais que c'est la vérité. Que cette assurance vous suffise, et permettez que le secret de l'assassinat reste à jamais un mystère pour ce monde. Dieu sait la vérité, et il a sans doute puni le misérable pécheur qui s'est rendu coupable de ce crime, comme il punit tous les autres pécheurs, tôt ou tard, dans le cours de son ineffable sagesse. Laissez le pécheur, n'importe où il se cache, au jugement de Dieu, qui pénètre tous les endroits cachés, et oubliez que vous m'avez connue moi et ma malheureuse histoire.

"MARGUERITE WILMOT".

Cette lettre même n'ébranla pas la résolution de Clément.

"Non, Marguerite, votre plaidoirie elle-même ne me détournera pas de mon projet, se disait-il. D'ailleurs, comment pourrais-je dire de quelle façon cette lettre peut avoir été écrite. Elle peut avoir été écrite sous la dictée d'Henri Dunbar, et sous la crainte de quelque menace. Quoi qu'il en soit, il faudra en finir avec le mystère du meurtre de Winchester, si la patience et l'intelligence peuvent résoudre une énigme. Aucun mystère ne me séparera de la femme que j'aime."

Clément mit la lettre de Marguerite dans sa poche et alla droit à Scotland-Yard, où il obtint accès auprès d'un homme à l'aspect affairé, court et de grosse corpulence, ayant des cheveux épais et coupés en brosse, pas de col de chemise, un gilet usé en satin noir, un habit serré croisé sur la poitrine. C'était un homme dont l'extérieur avait à moitié l'aspect d'un capitaine en demi-solde râpé, mais distingué, et à moitié celui d'un agent de change malheureux ; mais le vif éclat de ses yeux gris plut à Clément, ainsi que l'expression résolue de ses lèvres minces et de son menton proéminent.

Le service de l'agent de police avait été assez insignifiant jusque-là. Il n'y avait rien de marquant qu'un cas de faux billets de la banque d'Angleterre ;

et M. Carter informa Clément qu'il y avait plus de chats dans Scotland-Yard qu'il n'y avait de souris à tuer. Dans ces circonstances, M. Carter pouvait entrer dans les vues de Clément, et se consacrer pendant quelque temps aux recherches les plus minutieuses sur l'affaire de Winchester.

— Je vais regarder sur une série de journaux et parcourir des yeux les détails du meurtre, dit l'agent. J'étais à Glasgow, tout l'été dernier, à la recherche des particuliers qui s'étaient livrés à un grand vol de plaids écossais, et je ne saurais dire que j'ai grande souvenance de ce qui s'est passé dans l'affaire Wilmot. M. Dunbar lui-même offrait une récompense si on prenait les coupables, n'est-ce pas ?

— Oui ; mais ceci est peut-être pour donner le change.

— Oh ! certainement, cela se peut ; mais, d'un autre côté, cela peut ne pas être. Il faut toujours considérer ces sortes de choses à tous les points de vue. Frappé de la conviction de la culpabilité de cet homme, vous découvrirez des preuves à l'appui de cette conviction. Mon plan est de commencer par le commencement, d'apprendre l'alphabet de la chose, et sortir peu à peu dans la syntaxe et la prosodie.

— Je voudrais pouvoir vous aider dans cette affaire, dit Clément Austin, car j'ai un intérêt extrême à l'issue de cette aventure.

— Je crois que vous gêneriez plutôt que vous ne serviriez dans tout ceci, répondit M. Carter en souriant ; mais vous aurez le droit de mettre la main à la pâte, si cela vous fait plaisir, aussi longtemps que vous vous engagerez à être muet quand je vous le recommanderai.

Clément promit d'être la discrétion même. L'agent lui rendit visite deux jours après l'entrevue dans Scotland-Yard.

— J'ai entièrement étudié l'affaire Wilmot, monsieur, dit M. Carter ; et je crois que ce que je puis faire de mieux d'abord, c'est d'aller voir le lieu du meurtre. Je partirai pour Winchester demain matin.

— Alors j'irai avec vous, dit Clément vivement.

— A votre aise, M. Austin. Vous ferez bien aussi d'emporter votre livre de chèques, pendant que vous y êtes, car ce genre d'affaire est susceptible de devenir très coûteux.

LIII

NOTES PRISES DANS LE JOURNAL TENU PAR CLÉMENT AUSTIN PENDANT SON VOYAGE A WINCHESTER

Si j'avais été un homme heureux, n'ayant pas une grande inquiétude dans l'esprit, je crois que j'aurais pu m'amuser beaucoup dans la société de M. Carter, l'agent de police. Cet homme avait un amour enthousiaste pour sa profession, et s'il peut y avoir quelque chose de dégradant dans cet office, cela ne l'affectait en aucune façon. Il se peut que la connaissance qu'avait M. Carter de son utilité fût suffisante pour mettre son amour-propre à l'abri. Si, en remplissant son devoir, il avait à faire des choses désagréables ; s'il avait à affecter des relations d'amitié avec l'homme qu'il poussait à la potence ; s'il avait pour mission d'extirper du hasard les fils de criminels secrets dans la confiance insouciant qui s'échappe d'un verre ami ; si de temps à autre il avait à se soumettre à des actes qui, pour d'autres hommes seraient une flétrissure honteuse et infâme, il savait qu'il faisait son devoir et qu'il n'y aurait point de sûreté pour la société, si des hommes comme lui... clairvoyants, braves, résolus et sans scrupule dans l'accomplissement de cette besogne déshonorante, n'étaient disposés à agir comme des chiens de garde pour la protection du genre humain en général, et la terreur des bêtes sauvages échappées.

M. Carter m'en raconta fort long sur ses antécédents durant notre voyage à Winchester. Je l'écoutais et je comprenais ce qu'il me disait ; mais je ne pouvais prendre aucun intérêt à sa conversation. Je ne pouvais me rappeler ni penser à aucune chose qu'au mystère qui me séparait de la femme que j'aime.

Plus je pensais à cela, plus ma conviction s'aug-

mentait de l'idée que je n'avais pas été dupe d'une femme intéressée ou sans cœur. Non, Marguerite n'avait pas agi librement. Elle avait payé la faute de sa détermination de s'introduire par force chez Henri Dunbar. Par quelques moyens inexplicables, par quelque chef-d'œuvre de bassesse et d'adresse, cet homme avait amené la fille de sa victime à se faire le champion de son innocence au lieu de la dénonciatrice de son crime.

Il faut qu'il y ait eu une confusion désespérante, quelque cruelle difficulté, comme raison, pour pousser Marguerite à fausser sa nature, et à sacrifier son bonheur et le mien. Lorsqu'elle me quitta ce jour-là à Shorncliffe, elle souffrait aussi cruellement que je pouvais souffrir ; je sais maintenant qu'il en était ainsi. Mais j'étais aveuglé alors par l'orgueil et la colère ; je n'avais conscience de rien que de mes propres maux.

Trois fois dans le courant de mon voyage de Londres à Winchester j'ai tiré de mon portefeuille l'étrange lettre de Marguerite, et j'ai lu ces lignes familières, avec la pensée de me confier entièrement à mon compagnon, et de remettre cette lettre entre ses mains. Mais pour cela il faudrait lui raconter l'histoire de mon amour et de mon désenchantement ; et je ne puis me résoudre à le faire. Il se peut que cet homme découvre des idées cachées dans les paroles de Marguerite... des idées qui sont tout à fait obscures pour moi. Je crois que l'art de la découverte renferme en lui la puissance de deviner les pensées qui se cachent sous des expressions qui sont assez simples en elles-mêmes.

Nous entrâmes dans Winchester vers midi, et M. Carter proposa de nous rendre tout directement à l'hôtel *Georges*, où Henri Dunbar était resté après le meurtre dans le petit bois.

— Nous ne pouvons mieux faire que de nous fixer à l'hôtel où les gens soupçonnés se sont arrêtés au moment de l'événement pour lequel nous faisons des recherches, me dit M. Carter, quand nous nous éloignons de la station après avoir remis notre mince bagage aux soins d'un porteur ; nous allons ramasser tous les genres de renseignements d'une façon engageante, si nous restons dans la maison, de ces niaiseries qui ne vous paraîtront rien du tout, jusqu'à ce qu'elles soient réunies et que vous commenciez au commencement, et que vous les lisiez couramment et de la bonne façon. Maintenant, M. Austin, je dois vous dire quelques mots avant d'entendre l'affaire, car vous êtes un amateur dans ce genre d'exercice, et il se peut très bien faire qu'avec les meilleures intentions, vous alliez de l'avant et gâtiez mon jeu. J'ai entrepris cette affaire, et je désire consciencieusement la mener à bien ; dans ces circonstances je suis obligé d'être sincère. Consentez-vous à n'agir que d'après mes ordres ?

Je dis à M. Carter que je consentais parfaitement à obéir à ses ordres en toutes choses, aussi longtemps que ce que je ferais aiderait au but de notre voyage.

— C'est poli et charmant, répondit-il, donc à présent à l'œuvre. D'abord et en premier, vous et moi, nous sommes deux gentilshommes qui avons tant de temps à dépenser que nous n'en savons que faire, et plus d'argent que nous ne savons en dépenser. On nous a un peu parlé de la pêche dans les environs de Winchester ; et nous y sommes venus pour y passer une semaine d'oisiveté, ou quelque chose dans ce genre-là ; nous irons voir les environs, et si ils nous plaisent... eh bien, nous arriverons pour passer les mois d'été à l'hôtel *Georges*, où nous trouverons le confortable en général, et pourrons dire que les soles frites, ou la soupe à la tortue y était meilleures que dans tous les hôtels des trois royaumes. Ceci est le numéro un ; et cela nous met sur le pied de bonne pratiques qui probablement deviendront meilleures encore. Ceci rendra polis l'aubergiste et les garçons, et il n'y a rien qu'ils ne sachent, qu'ils ne consentent alors à dire de bonne volonté. Voilà pour le premier point. Maintenant le point numéro deux est que nous ne savons absolument rien de l'homme qui a été assassiné. Nous connaissons M. Dunbar parce que c'est un homme connu, un grand personnage et plusieurs

choses de cette nature. Nous avons lu quelques rapports relatifs à ce meurtre dans les journaux, mais nous n'y avons pas donné grande attention. Il se peut alors que cela délie la langue de l'aubergiste et des garçons, et nous saurons toute l'histoire de l'assassinat, avec tout ce qui a été dit et fait, pensé et soupçonné, toutes les suppositions qui ont été mises en avant, et toutes les rumeurs qui ont couru. Quand l'aubergiste et les garçons nous en aurons raconté une bonne partie, nous commencerons à nous animer, et à nous intéresser beaucoup à cette affaire ; et alors, petit à petit, je poserai mes questions, et je continuerai à les poser jusqu'à ce que chaque bout de renseignement sur ce sujet soit enlevé aussi proprement que la viande d'un os par un chien affamé. J'espère à présent qu'il vous sera agréable de m'aider dans cette opération, M. Austin ; et si vous le voulez, je crois que je trouverais un plan dans lequel vous pourriez vous rendre très utile."

Je dis à mon compagnon que j'étais très désireux de le servir en tout ce qui serait en mon pouvoir, si insignifiant que puisse être l'appui qu'il me demandât.

— Alors je vais vous dire ce que vous pouvez faire. Je ne vais pas aborder le sujet sur lequel je veux les faire causer, tout d'abord, parce qu'ainsi je trahirais l'intérêt que je prends à cette affaire et gâterais mon jeu ; non pas que quelqu'un tenterait de me contrecarrer, vous comprenez si l'on savait que je suis l'agent de police Henri Carter, de Scotland Yard. Ils seraient tous sur le *qui-vive* immédiatement après qu'ils auraient découvert qui je suis, et ensuite ils tenteraient tous de me servir ; et tous me raconteraient ceci, et Dick voudrait m'expliquer cela, et Harry se souviendrait de l'autre, et ils arrivaient tous à troubler la tête la plus lucide qui ait jamais résolu un problème d'instance criminelle. Mon jeu est de rester dans l'ombre, et de me procurer toutes les lumières des autres. Je ne me livrai à aucune question importante, mais j'attendrai tranquillement que le meurtre de Joseph Wilmot surgisse dans la conversation ; et je ne crois que j'aurai longtemps à attendre. Votre besogne est assez facile. Vous aurez des lettres à écrire, vous entendez, et aussitôt que vous m'entendrez soit avec l'aubergiste, soit avec les garçons, comme cela peut être, causer du meurtre, vous sortirez de votre poche ce qu'il vous faut pour écrire et vous vous mettrez à l'œuvre.

— Vous avez besoin de prendre des notes sur la conversation ? lui dis-je.

— Vous l'avez deviné. Vous ne paraîtrez prendre aucun intérêt à la conversation sur Henri Dunbar et l'assassinat de son domestique. Vous semblerez plongé dans vos lettres, qui doivent être prêtes avant l'heure du courrier ; mais vous contribuerez à recueillir chaque mot dit par les gens de l'hôtel *Georges* et ayant trait à l'affaire que nous poursuivons. Ne prenez pas garde à mes questions ; ne les écrivez pas, car elles seront inutiles. Ecrivez les réponses aussi clairement que vous pourrez. Elles s'amasseront toutes à tous événements ; mais qu'importe. Ce sera mon affaire de les mettre au net et de les réunir ensuite. Vous devez être muet et prendre des notes, monsieur Austin ; c'est tout ce que vous avez à faire.

— Je vous promets de faire de mon mieux."

Nous approchions de l'hôtel *Georges*, et je ne pouvais m'empêcher de songer à cette belle journée d'été, par laquelle Henri Dunbar et sa victime étaient venus à Winchester comme première étape d'un voyage que l'un d'eux ne devait jamais finir. La conviction de la culpabilité du banquier était devenue si puissante en moi depuis la scène dans Saint-Botolph-Lane, que je pensais alors à cet homme comme s'il avait été jugé et trouvé criminel. Je fus surpris quand l'agent me parla de son crime comme d'une chose faisant question, et encore à prouver. Dans mon esprit Henri Dunbar était condamné par la preuve de sa conduite comme meurtrier de son vieux domestique, Joseph Wilmot.

Le temps était froid, il faisait du vent, et il y avait peu de promeneurs dans les grandes rues montueuses de Winchester. Nous fûmes reçus avec beaucoup d'égards à l'hôtel *Georges*, et conduits dans un petit salon très confortable du premier étage, dont les fenêtres

donnaient sur la rue. Deux chambres à coucher prèr du salon nous fûmes assignées. Je commandai le dîner pour six heures, m'étant assuré que cette heure convenait à M. Carter, qui retirait doucement toutes les couvertures de voyage qui l'enveloppaient, et regardait délibérément chaque objet qui était dans la chambre, comme s'il pensait qu'il pouvait y avoir quelque fragment de renseignement à recueillir d'une persienne ou d'un seau à charbon, ou quelques mystères cachés dans les tiroirs du buffet. Je crois que l'habitude de l'observation était si puissante chez cet homme, qu'il épiait involontairement les choses les plus insignifiantes.

C'était un jour triste et désagréable, et j'étais bien aise d'avancer ma chaise près du feu, et je m'y établis commodément pendant que le garçon alla chercher une bouteille de soda et pour six pence d'eau-de-vie pour mon compagnon, qui se promenait dans la chambre les mains dans ses poches et ses sourcils gris froncés.

La récompense offerte par le gouvernement pour l'arrestation de l'assassin de Joseph Wilmot était la mise à prix ordinaire de la tête d'un meurtrier. Le gouvernement avait offert de payer cent livres à la personne ou aux personnes qui pourraient donner quelque renseignement qui permettrait de s'emparer du coupable ou des coupables de ce crime. J'avais promis à M. Carter de lui donner, en outre, cent livres de ma poche s'il réussissait à résoudre le mystère de la mort de Joseph Wilmot. La récompense en jeu était par conséquent de deux cents livres, et c'était un enjeu assez joli et assez élevé, me dit M. Carter, pendant que cette affaire allait son train. Je lui avais donné l'engagement écrit d'avoir à lui payer cent livres le jour même de l'arrestation du meurtrier, et j'étais très à même de remplir cet engagement, sans crainte de réclamer un service de ma mère, car j'avais économisé environ mille livres pendant mes douze années de service dans la maison Dunbar, Dunbar et Balderby.

Je vis à l'aspect de M. Carter qu'il réfléchissait et très sérieusement. Il but sa bouteille de soda et d'eau-de-vie, et ne dit pas un mot au garçon qui lui apporta ce mélange ; mais quand cet homme fut sorti, il vint se planter devant moi sur le tapis du foyer.

"Je vais vous parler très sérieusement", me dit-il.

Je l'assurai que j'étais prêt à entendre tout ce qu'il pourrait avoir à dire.

"Quand vous vous servez d'un agent de police, n'employez jamais un homme en qui vous ne pourriez avoir entière confiance. Si vous n'avez pas foi en lui, n'ayez rien à démêler avec lui, car on ne doit pas lui confier les plus chers secrets de la famille, qui furent toujours regardés comme sacrés par un honnête homme, parce que c'est un misérable et que vous feriez mieux de marcher sans son aide. Mais, quand vous avez mis la main sur un homme qui vous a été recommandé par des gens qui le connaissent bien, fiez-vous à lui et sans crainte. Ne lui racontez pas une partie de votre histoire, en lui cachant l'autre ; parce que, voyez-vous, le travail fait au crépuscule ne vaut guère mieux que celui fait dans l'obscurité. Maintenant, pourquoi vous dis-je ceci, M. Austin ? Vous le savez aussi bien que moi : je le dis parce que je sais que vous n'avez pas confiance en moi.

—Je vous ai dit tout ce qu'il était absolument nécessaire que vous sachiez, lui répondis-je.

—Pas le moins du monde, monsieur. Il est absolument nécessaire pour moi de tout savoir, si vous désirez que je réussisse dans l'œuvre que j'ai entreprise. Vous craignez de me donner votre entière confiance, sans réserve. Que Dieu ait pitié de vous, monsieur ; dans ma profession, un homme apprend à faire usage de ses yeux, et, quand une fois il a appris la manière de s'en servir, il ne lui est plus facile de les fermer. Je sais aussi bien que vous que vous me cachez quelque chose ; vous me cachez quelque chose, bien que vous soyez à moitié résolu de vous fier à moi. Pendant que nous étions assis en face l'un de l'autre dans le wagon de chemin de fer, vous avez tiré trois fois une lettre de votre poche, et, de temps en temps,

quand vous lisiez, vous me regardiez avec hésitation et votre regard semblait complètement indécis. Vous pensiez que pendant tout le temps je regardais par la fenêtre, très intéressé par la vue des champs de blé que nous traversions alors ; mais, M. Austin, si je n'étais pas capable de regarder par la fenêtre et de vous observer en même temps, je ne vaudrais pas un grain de sel ni pour vous ni pour les autres. J'ai vu assez clairement que vous aviez envie de me montrer cette lettre, et il n'était pas bien difficile de deviner que cette lettre avait quelque rapport avec l'affaire qui nous a amenés à Winchester."

M. Carter s'arrêta et s'établit confortablement dans le coin de la cheminée. Je n'étais pas surpris qu'il eût deviné mes pensées dans le chemin de fer. Je réfléchis sérieusement sur ce sujet. Il avait raison, en somme, sans aucun doute, mais comment pouvais-je raconter à un agent de police mes plus chers secrets... la triste histoire de mon unique amour !

"Ayez confiance en moi, M. Austin, me dit mon compagnon ; si vous avez besoin que je vous serve, ayez entière confiance. Cette même chose que vous me cachez peut être la clef que j'aurais le plus besoin de tenir.

—Je ne crois pas cela, lui dis-je. Cependant, j'ai toutes raisons de vous croire un homme consciencieux et honnête, et je me fierai à vous. Je crois que vous devez vous demander pourquoi je m'intéresse autant à cette affaire ?

—Eh bien ! pour dire la vérité vraie, monsieur, il paraît assez extraordinaire de voir un homme indépendant comme vous prendre tant de peines pour découvrir le vrai et le faux d'un meurtre commis il y a près d'un an, à moins que vous ne soyez un parent de l'homme tué ; et même si cela était, vous seriez bien différent de l'espèce des parents ordinaires, car ordinairement ils prennent cela d'une façon plus paisible que toute autre personne," répondit M. Carter.

Je racontai à l'agent que jamais de ma vie je n'avais vu l'homme assassiné, et n'avais jamais entendu prononcer son nom avant le meurtre.

"Alors, monsieur, je puis dire que je ne comprends pas le motif qui vous fait agir, dit M. Carter.

—Eh bien ! M. Carter, je crois que vous êtes un brave homme, et je veux me fier à vous, lui dis-je. Mais, pour cela, il faut que je vous raconte une longue histoire, et, ce qui est pire encore, une histoire d'amour."

Je sentis que je rougissais un peu en disant ceci, et je fus tout honteux de cette fausse pudeur qui amenait cet incarnat sur mes joues.

M. Carter s'aperçut de mon embarras et fut assez aimable pour m'excuser.

"Ne soyez pas effrayé de me raconter cette histoire parce qu'elle est sentimentale, dit-il ; que le ciel ait pitié de vous ; j'en ai joliment entendu des histoires d'amour. Il n'y a pas beaucoup d'affaires qui s'offrent à nous qui, si nous les sondions, ne nous feraient découvrir un cotillon au fond. Vous vous rappelez l'Oriental qui demandait toujours : "Qui est-elle ?" quand il entendait parler d'un combat ou d'un feu, ou d'un taureau furieux qu'on avait laissé s'échapper, ou de toute autre légère calamité de ce genre ; parce que d'après ces aperçus, il y avait toujours une femme au fond de toutes mauvaises choses qui arrivaient sur cette terre. Eh bien ! monsieur, si ce potentat oriental avait vécu de nos jours et avait été élevé dans la carrière de la police, que Dieu me damne s'il aurait eu besoin de changer d'opinion. Ne soyez donc pas honteux de me faire le récit d'une histoire d'amour, monsieur. J'ai été amoureux moi-même autrefois, bien que j'aie l'air d'un vieux coqueau sec, et j'ai épousé la femme que j'aimais : c'était une petite paysanne, aussi fraîche et aussi innocente que les marguerites de l'enclos de son père ; et, jusqu'à ce soir, elle ne sait pas encore ce qui est réellement mon travail. Elle croit que je suis quelque chose dans la Cité, cher petit cœur."

(A suivre)

Primes à nos abonnés

Les anciens ou nouveaux abonnés qui nous enverront la somme de \$3.00 pour un an d'abonnement commençant dans le mois d'août 1900, auront droit à une des primes suivantes, que nous leur ferons parvenir à nos frais.

Ces primes sont réellement magnifiques et valent seules une bonne partie du prix d'abonnement. Nous faisons ces sacrifices afin de conserver et d'augmenter le nombre de nos abonnés directs.

Lisez attentivement et choisissez sans retard :

1.—CYRANO DE BERGERAC, comédie héroïque en cinq actes, en vers, par Edmond Rostand. 1 vol. de 256 pages.

2.—LES BOSTONNAIS, par John Lespérance (roman historique illustré).

3.—FEMME OU SABRE, (*The trail of the sword*) par Gilbert Parker. Traduit de l'anglais par N. Levasseur, illustré. 1 vol. de 281 pages.

4.—LES FEMMES REVEES, (poésies), par Albert Ferland.

5.—LES MONOGRAPHIES DE PLANTES CANADIENNES, suivies de croquis champêtres et d'un calendrier de la flore de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte ; 1 vol. gr. in 8 illustré.

6.—GUSTAVE OU UN HEROS CANADIEN, par A. Thomas.

7.—LES FLEURS DE LA POESIE CANADIENNE, deuxième édition, augmentée et précédée d'une préface par M. l'abbé A. Nantel. 1 vol. de 255 pages.

8.—PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, suivant l'orthographe de l'Académie, contenant tous les mots qui se trouvent dans son dictionnaire, avec la prononciation lorsqu'elle est irrégulière, par Hocquart. Nouvelle édition, revue avec soin, considérablement augmentée et rendue conforme à la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie, par Jos. M. Valois. 1 vol. cartonné de 636 pages.

9.—L'AIMABLE COMPAGNON nouveau recueil de bons mots, de fines saillies, de reparties spirituelles, d'historiettes amusantes, etc. 1 vol. gr. in 8 de 324 pp.

10.—NAPOLEON. Le général. Le consul. L'empereur. La campagne de France. La chute. L'île d'Elbe. Cent jours. Sainte-Hélène. Très beau volume, grand format, orné de 40 belles gravures. Couverture de luxe.

11.—ALMANACH HACHETTE DE 1900. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. Nous avons eu, grâce à nos échanges d'Europe, nous procurer un nombre limité de ce célèbre almanach qui est très volumineux, bien illustré, et qui mérite d'être conservé à raison des renseignements précieux qu'il renferme. Cette édition est complètement épuisée en France.

12.—PETIT PAROISSIEN ROMAIN. Nouvelle édition. Gravure en taille douce. 1 vol. de 359 pages avec encadrement rouge. Papier fin. Petits caractères. Couverture flexible en maroquin chagriné. Tranches dorées.

13.—PETIT PAROISSIEN DE LA JEUNESSE, contenant les tableaux de la messe et du chemin de la croix en riches gravures en plusieurs couleurs. Augmenté de prières et de cantiques. 1 vol. de 96 pages. Couverture en maroquin chagriné. Tranches dorées.

14.—UN CHAPELET en perles mordorées à facettes, croix et cœur en métal blanc, plein, chaîne triangulaire, avec un étui télescope à soufflet, en cuir maroquiné.

Les abonnés n'ont droit qu'à une prime par abonnement.